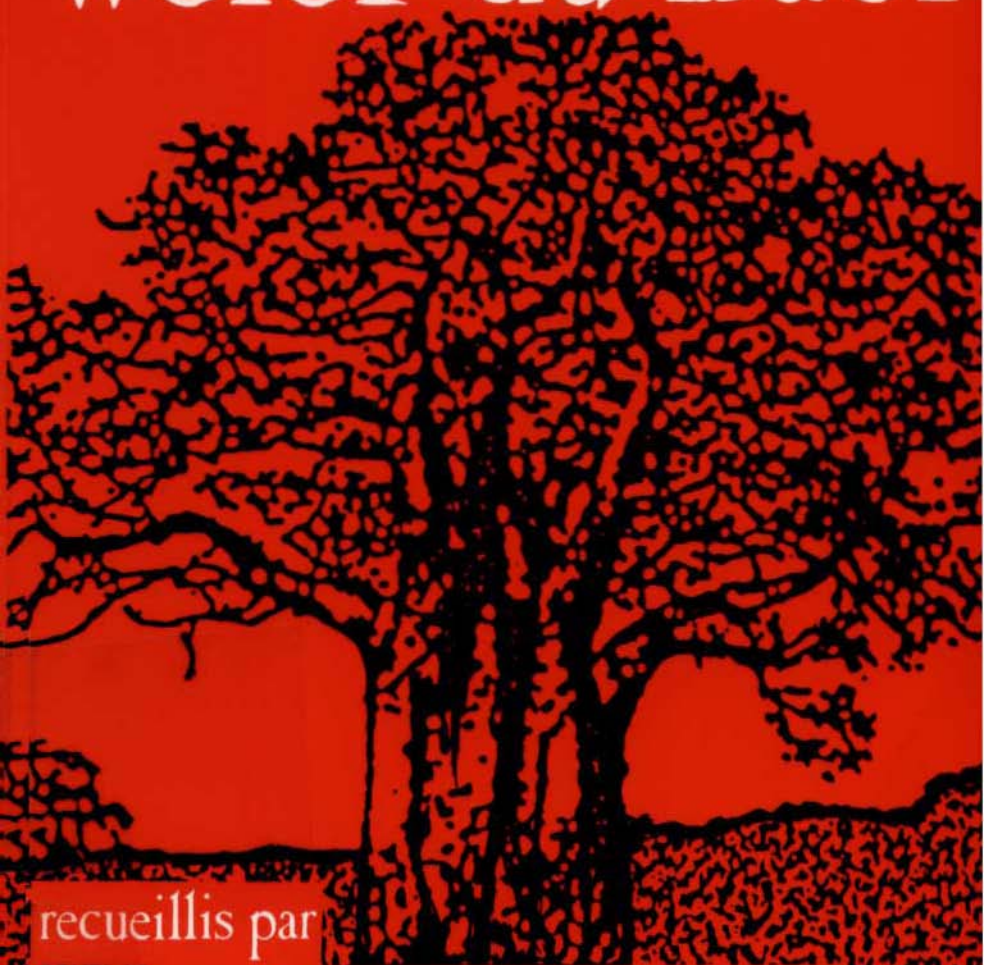


# Contes wolof du Baol



recueillis par

Jean Copans et Philippe Couty

**KARTHALA**

410 5 9 334

## **Contes wolof du Baol**

# Contes wolof du Baol

(Sénégal)

Recueillis et adaptés par

Jean COPANS  
et Philippe COUTY

Documentaire  
: 27124  
Cote : A ep 2

D'après une traduction de Ben Khatab DIA

**© KARTHALA, 1988**  
**ISBN : 2-86537-204-9**  
**© Union Générale d'Éditions, 1976**

Ces contes, recueillis par les auteurs, chercheurs de l'ORSTOM, dans le cadre d'un programme de recherche, ont fait l'objet d'une première version ronéotypée parue en 1968 (ORSTOM-Dakar).

## **Avertissement**

*Ceci n'est pas une édition scientifique.*

*On ne trouvera ici ni la transcription phonétique du texte wolof des contes, ni l'analyse détaillée de leur forme et de leur manière. Ce recueil n'est pas une anthologie, et il ne saurait être tenu, dans l'état actuel des choses, pour représentatif d'une tradition bien plus riche.*

*La collecte des contes que nous présentons ici a été menée pendant plusieurs soirées des mois d'août à octobre 1967 à Yassy (Missirah), dans l'arrondissement de N'Dame (département de M'Backé, région de Diourbel). Elle a pu être assurée avec succès grâce au dévouement et à l'enthousiasme entreprenant de notre enquêteur, M'Baye Dieye.*

*La traduction de ces contes a été assurée par M. Ben Khatab Dia, du CLAD (Centre de linguistique appliquée de Dakar) de la faculté des lettres et sciences humaines.*

*Qu'ils soient tous les deux profondément remerciés ici, car, sans eux, ce recueil n'aurait pas vu le jour.*

*Nous n'avons pas reproduit ici l'introduction de Jean Copans, dont le structuralisme paraît quelque peu dépassé (la première édition date, il faut le rappeler, de 1968 !). L. Kesteloot, dans son introduction « Du conte à l'homme » du recueil Contes et mythes*

wolof<sup>1</sup>, a fait les remarques nécessaires sur les qualités de ce petit corpus (!), mais aussi sur son absence d'historicisme. Nous partageons ce point de vue aujourd'hui, et rien n'imposait donc la réédition d'un texte de surcroît inutile à la compréhension directe des contes<sup>2</sup>.

Nous avons profité de cette édition pour actualiser et augmenter notre bibliographie.

Enfin, nous remercions Michelle Copans, qui a tenu à corriger le français parfois chancelant de certains passages, sans pour autant tomber dans le style dit « littéraire ». L'exercice est périlleux — d'autant plus qu'il était par ailleurs impossible de recourir au texte original —, mais il nous semble réussi, et ces contes sont ainsi plus lisibles et accessibles que dans leur première édition.

---

1. Lilyan Kesteloot, Cherif M'Bodj, *Contes et mythes wolof*, Dakar, NEA, 1983, 232 p.

2. Voir l'analyse critique et constructive de Bassirou Dieng, « Quelques considérations sur le conte wolof », *Bulletin de l'IFAN*, t. XLII, série B, n° 3, 1980, pp. 632-655.

## **Avant-propos**

*L'auteur de ces lignes s'imaginait, en recueillant certains des contes qu'on va lire, qu'il allait obtenir — peut-être — une description de la société mouride faite par les intéressés eux-mêmes, et dans les termes qu'ils auraient choisis. Les paysans diraient, presque sans être sollicités, ce qu'ils pensaient des navétanes et des marabouts, des toubabs et des gendarmes, de l'impôt et de l'arachide, du khalife général et du paradis... Les gens aiment visiblement raconter des histoires ; leur empressement à en dire fait même un contraste assez vif avec la réserve ou l'indifférence qu'ils manifestent lors des entretiens sérieux. Eh bien, qu'ils racontent ! Que pourraient-ils mettre en scène, après tous, sinon eux-mêmes ? Et ne sera-t-il pas plus attrayant d'étudier les dynamismes économiques différentiels dans des fabliaux populaires que dans des statistiques inexactes ? Qui sait ? Peut-être y aurait-il là un moyen d'arriver enfin à se faire lire...*

*Il a vite fallu déchanter. Ces contes ne reflètent pas d'une manière simple la société d'où ils sortent. Leur lecture est rien moins que facile, et le message qu'ils contiennent, s'il existe, doit être décrypté. Autrement dit, au lieu d'une représentation transparente où chaque personnage, chaque rôle, chaque conflit serait aussi aisément reconnaissable que ceux d'un drame historique écrit par un mauvais poète, il a bien fallu*

*se résigner à ne trouver qu'une suite d'histoires quelque peu déconcertantes, dont la conclusion paraissait parfois manquer...*

*Une vive passion pour la nourriture, et surtout pour l'abondance de nourriture ; une certaine forme de peur devant la mort ; le souci constant du sexe : voilà des ressorts bien élémentaires, dont le dévoilement ne nous apprend pas grand-chose sur la stratification sociale ou sur les comportements économiques. Et pourtant, il n'était certainement pas inutile de faire un tel détour. A la lecture de ces contes, incontestablement, la communauté villageoise commence à vivre. Elle n'est pas de très bonne compagnie, ses propos bravent l'honnêteté, mais au moins, sa présence est certaine et nous bouleverse à bien des points de vue.*

*Entre autres, la simplicité quelquefois schématique de ces histoires, leur manque apparent d'ornements, nous donnent l'impression de participer au dénuement d'une société que la monotonie du paysage, la monoculture arachidière et l'islam ne pouvaient pas ne pas enfermer dans une certaine austérité. Mais cette austérité n'a rien de triste, elle donne même plutôt dans le genre goguenard. Je trouve infiniment réconfortant ce laconisme facétieux, cet humour intempérant, cette gloutonnerie improbable mais indiscreètement célébrée. On pense à Brecht :*

*Nur wer am meisten nimmt, gehört zur Creme.*

*Nur wer im Wohlstand lebt, lebt angenehm<sup>1</sup> !*

*Vérité indiscutable, mais intempestive, particulière-*

---

1. « Prenez-en le plus possible, vous ferez partie de la crème ; bien vivre, c'est vivre dans l'abondance ! » (B. Brecht, *Die Ballade von angenehmen Leben*, Gedichte, Verlag Philippe Reclam Jun., Leipzig, s.d.).



*ment sous l'isohyète 600 millimètres. De cette vérité, les villageois du Baol se hâtent de rire ; ils la magnifient dans leurs contes, pour mieux l'appivoiser. Ce faisant, ils nous font rire avec eux, et nous touchent.*

Philippe COUTY



## **PREMIÈRE PARTIE**

### **L'excès**



## CHAPITRE 1

### Fiançailles et mariage

#### 1. LES DEUX PRÉTENDANTS

Il était une fois deux jeunes gens qui aimaient la même fille et qui rivalisaient pour l'épouser. La mère de la jeune fille avait pour tout bien deux vaches qu'elle aimait plus que tout. Une nuit, un lion pénétra chez la vieille et emporta l'une des deux vaches. Le lendemain, un des prétendants se présenta à la maison et trouva la vieille en larmes. Après les salutations d'usage, il lui dit :

— Comment vas-tu, ma tante ?

— Eh bien, mon fils, le malheur qui vient de me frapper est impossible à raconter.

— Quel est ce malheur ?

— Tu sais, je n'avais que deux vaches ; eh bien, dans la nuit, le lion s'est introduit dans la maison et en a emporté une, et je suis là maintenant toute malheureuse. Enfin, un croyant doit toujours s'accommoder d'une décision de Dieu.

Le prétendant lui dit alors :

— Mais, tante, ça ne vaut pas la peine de te désespérer !

— Oh que si !

Il passa la nuit et, le lendemain, il prit son fusil et partit en brousse. Il chercha le lion, le rencontra et épaula. Au premier coup, il le tua. Il lui coupa une oreille et revint à la maison :

— Tante, j'ai tué le lion !

— Non ! ce n'est pas possible !

— Mais si, je l'ai tué et bien tué, en voici la preuve !

Alors qu'il se rendait chez sa bien-aimée, le deuxième prétendant apprit la nouvelle ; il commença à se ronger les poings. Quand il arriva à la maison, il salua la mère. Elle était encore en larmes : sa seconde vache venait juste d'être enlevée par la lionne. La vieille se morfondait dans son coin.

Le visiteur lui dit :

— Tante, il ne faut pas te lamenter pour si peu de choses.

— Mais si, je n'avais que deux vaches, la première a été enlevée par le lion, et voilà que celle qui me restait vient d'être abattue par la lionne. Pour la première, je peux au moins me consoler avec la mort du lion, mais pour la seconde, je suis sûre que je ne serai jamais vengée.

— Tante, ne dites pas cela.

— Je le dis et je le répète, ce n'est pas toi qui me vengeras.

— Bon, c'est ce que nous allons voir !

Il passa la nuit et, le lendemain, s'arma d'un fusil à deux canons, d'un coupe-coupe, d'une hache, d'une sagaie, en somme de tout ce qui peut tuer ou blesser.

Sa future belle-mère voulut lui donner du couscous à emporter, mais il lui demanda du mil. Il versa le tout dans une outre qu'il s'accrocha à la hanche, il emporta son fagot d'armes et le voilà parti pour la chasse. Il marcha longtemps et pénétra dans la forêt.

Il marcha encore et, soudain, il trouva la lionne endormie, étendue de tout son long dans un buisson. Il déposa ses armes et se mit à observer la reine au poil roux. Toutes sortes d'idées lui traversaient l'esprit. Il se saisit du fusil, épaula et se dit :

« Non, si je la tue, je n'arriverai certainement pas à avoir tout ce que je veux obtenir de cette bête. Je vais prendre le bâton et lui en assener quelques coups mortels ; mais non, cela est imprudent. Je vais plutôt prendre la sagaie et la lui planter dans le ventre, puisqu'elle est couchée ; ensuite, je m'allongerai dessus, elle ne se relèvera sûrement pas... Mais n'est-ce pas imprudent ? Attendez, je vais faire ce qu'il y a de plus sûr. »

Il s'approcha donc de la lionne et, arrivé près d'elle, il lui administra de toutes ses forces une claque magistrale. L'animal bondit de son côté et le chasseur du sien, et en avant pour la course !

Comme une flèche, le bonhomme se met devant la bête, qui essaie de rattraper son ennemi ventre à terre. La poursuite continue de plus belle par monts et par vaux ; le chasseur augmente sans cesse son avance. A un moment, la lionne court dans la vallée pendant que l'homme dévale l'autre versant.

Puis le chasseur devance la bête de deux collines et de deux vallées et enfin il disparaît complètement, laissant son ennemie loin derrière lui. Exténué par cette longue course harassante, l'homme finit par arriver sous l'ombre d'un *bara*<sup>1</sup>. Là, il s'assied pour se reposer et bientôt se met à somnoler. Il s'endort. Pendant ce temps, la lionne, elle, ne s'arrêtait pas, elle continuait la course, grimpant et dévalant les colli-

---

1. *Bara* : arbre géant du Cayor.

nes. Elle réduisit la distance et arriva bientôt devant l'arbre sous lequel dormait le chasseur.

Juste au moment où elle allait dépasser le *bara*, l'homme eut un sursaut et poussa un cri si déchirant que la lionne effrayée tomba raide morte. Il se leva alors, lui coupa une oreille et s'en alla vers le village. Arrivé chez sa future belle-mère, il cria triomphalement :

— Ca y est, j'ai tué la lionne !

— Pas possible ! répliqua la vieille.

— Mais si, je l'ai tuée, et en voici la preuve, car je lui ai coupé une oreille. Maintenant, apportez-moi deux calebasses !

— Pourquoi faire ?

— Apportez-les, vous verrez !

On les lui apporta, il détacha son outre et versa de la farine fine dans l'une des calebasses, et des résidus de mouture dans l'autre. Le mil qu'il avait emporté avait été pilé par les coups de talon qui frappaient l'outre au plus fort de sa course. La belle-mère stupéfaite demanda :

— Mais d'où vient cette farine ?

— Ne cherche pas à savoir, ma tante, sache seulement que tu as un homme digne d'être ton gendre.



## 2. UN CONCOURS DE PETS<sup>1</sup>

Il était une femme très jolie, une femme si jolie que sa beauté était merveilleuse. Elle était convoitée par tous les jeunes gens de la région. Son père décida qu'il ne la donnerait en mariage qu'à celui de ses soupirants qui prouverait qu'il pétait mieux que tous les autres. Les jeunes gens tinrent un conseil pour décider du jour de l'épreuve. Ils se donnèrent chacun un nom d'animal. Arrive le jour du concours, et la place publique est grouillante de monde.

— Qui va commencer ? demande-t-on.

— Écureuil, puisque tu es le benjamin, tu peux commencer. » Écureuil se met en position et envoie son pet : *Diabakati thiawali n'ding*<sup>2</sup>.

— Bon, tu peux t'asseoir.

— Hyène, c'est à ton tour.

L'hyène s'approche et dégage son gaz. Puis ce fut le tour du lion, de l'éléphant et du chacal. Chacun lâcha un pet qui chantait en s'éloignant. Quand tout le monde eut prouvé son talent, on demanda s'il restait quelqu'un.

— Il reste le grillon.

Il dormait à moitié, perdu dans un trou. On alla

---

1. Le thème du concours matrimonial (cf. le conte n° 6, « Un méchant vieux ») semble être assez fréquent. Dans le recueil de F.V. Équilbecq, deux contes traitent notamment de ce thème (nos 81 et 112). L'épreuve proposée étant dans un cas de piler le mil et dans l'autre de vider la fosse d'aisance. Les connotations sexuelles de ces deux derniers contes sont très développées.

2. Onomatopées.

le chercher. Il arriva et demanda à chacun de recommencer ce qu'il avait fait. Tout le monde s'exécuta et le grillon, plantant une de ses pattes et levant une autre, envoya un pet si gros qu'il déracina les arbres, étrangla le père et la fille et creusa sept puits dans le village.

(Raconté par Mor Diouf)

### 3. UN GRAND DORMEUR

Il était une fois un homme qui avait pour maîtresse une jolie fille du village. Un soir, il alla lui rendre visite. On lui sortit la natte devant la case, et la conversation s'engagea. Bientôt, l'orage se mit à gronder, mais le gars s'était déjà endormi. La fille se leva, alla allumer la lampe et revint pour réveiller son bien-aimé, mais il était tombé dans un profond sommeil qui le faisait ronfler :

— *Khanda n'dary, khanda n'dary khourête*<sup>1</sup>.

Les efforts de la jeune fille furent vains, et la pluie tombait drue, une vraie pluie diluvienne. L'eau ruisselait tellement que le dormeur fut entraîné avec sa natte jusque derrière la maison. Il dormait toujours et ronflait en chantant :

— *Khanda n'dary, yanda n'dary... khourête*.

Les chiens aboyaient tous à la fois et semblaient répondre aux ronflements du dormeur. Quelqu'un demanda :

— Où est l'étranger, mais où est donc l'étranger ? La jeune fille répondit :

— En tout cas, je l'avais quitté ici quand la pluie a commencé à tomber.

On l'entendait ronfler derrière la maison contre la haie. On alla le chercher, puis on l'attacha après l'avoir réveillé. Il eut si honte qu'il abandonna sa maîtresse et s'en alla pour ne plus jamais revenir.

---

1. Onomatopée imitant le ronflement.

#### 4. MODOU N'DIAYE ET SA FIANCÉE

Il était une fois un jeune homme nommé Modou N'Diaye. Il avait pour fiancée une fille si jolie qu'on en parlait dans toutes les contrées. La jeune fille n'aimait que Modou N'Diaye, mais ce dernier n'avait pas un sou pour célébrer le mariage.

Néanmoins, un beau jour, il décida, malgré sa pauvreté, d'aller voir sa fiancée. Elle dormait dans une case dont les murs en tiges de mil tressées ne laissaient même pas passer l'eau.

Il arriva donc devant la porte et frappa. La jeune fille se leva, et les perles autour de ses reins chantèrent en chœur :

« Perle, retire-toi, une autre est sur tes pas. »

Modou N'Diaye entra et vint s'asseoir auprès de sa belle. Celle-ci, dans un mouvement de corps sans pareil, s'approcha du garçon et, lui prenant la bouche, y déposa un baiser très prolongé. Modou frémit et laissa entendre un bruit dans son pantalon. La fille lui cria :

— Mon bien-aimé, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien du tout ; c'est seulement un excès de bonheur.

La belle fille s'esclaffa et la chambre se trouva illuminée par l'éclatante blancheur de ses dents. Modou la caressa et arrêta un moment sa main sur le sexe, qui, par la fermeté de ses chairs, rappelait un melon bien mûr. Il soupira en murmurant :

— Qu'est-ce que je viens de toucher ?

— Tout est pour toi, mon chéri, sinon je le coudrais avec des tendons de singe.

— Que faut-il faire ?

— Rien d'autre que d'aller travailler.

— Rien ne me fera plus plaisir.

Il partit donc à la recherche d'un travail. Il marcha jusqu'à la tombée de la nuit, s'arrêta et repartit le lendemain. Il marcha encore et, à la fin du troisième jour, il arriva dans un village où il rencontra un vieillard :

— Mon père, tu as devant toi un homme qui cherche du travail. Veux-tu m'employer sur tes champs ?

— Rien ne m'en empêche. Les semences que j'ai gardées ne s'épuiseront pas cette année, même si j'en prenais cinq comme toi.

— Tu pourrais alors me donner quatre cents kilos de semences ?

— Et même davantage si le cœur t'en dit.

— Bon, je suis ton homme.

Le vieux l'engagea et lui adjoignit cinq autres gailards, ce qui porta le nombre de ses domestiques à six. Modou reçut donc les quatre quintaux de graines et commença à les décortiquer, refusant même l'aide des femmes. Pour les défrichages, il travailla nuit et jour sans repos jusqu'aux premières pluies. Il se fit remarquer par son zèle sur le champ de son patron et, dès qu'il avait fini, il se mettait aussitôt à travailler sur son propre champ. A cette époque, les semoirs n'existaient pas, et tout le travail se faisait au *konko*<sup>1</sup>. Le brave Modou se remit donc au travail sur son champ, maniant avec adresse le manche de son *konko*. Soudain, le fer de l'instrument heurta les rebords d'un canari<sup>2</sup>. L'homme creusa.

---

1. Espèce de bâton à fourir pour les semis.

2. Jarre en terre, employée habituellement comme réservoir à eau à l'intérieur des cases.

Mais quelle ne fut pas sa surprise de voir qu'il venait de découvrir une immense fortune en pièces d'argent ! Il referma le trou, planta un pieu en guise de repère et continua de cultiver son champ. A la fin de la récolte, il vendit ses graines et ajouta l'argent à la fortune qu'il avait trouvée. Il mit le tout dans une outre et le voilà en route pour le village de sa bien-aimée, certain de pouvoir maintenant mériter son amour. Il marcha tout un jour et toute une nuit avec son précieux fardeau. A l'aube, n'étant plus très loin du village, il eut envie d'aller à la selle. Il déposa son outre sur une touffe de fougères et s'accroupit tout près. Il se soulagea et voulut prendre un morceau de bois pour se nettoyer. Mais à peine l'eut-il cassé qu'un renard qui dormait non loin de là se réveilla. Pris de panique, l'animal détala en emportant l'outre précieuse. L'homme le poursuivit comme une flèche, non sans peine à cause de son pantalon qui l'entravait. Le renard disparut ; Modou, complètement déculotté, arriva dans le village et s'approcha d'une femme en train de piler le mil :

— Hé ! femme, veux-tu m'indiquer le terrain de jeux des renards du village ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Aurais-tu perdu la raison ?

— Non, je veux connaître l'endroit où les renards vont s'amuser, car c'est juste au moment où j'enfilais mon outre que le maudit animal s'est enfui avec mon pantalon.

— Mon garçon, tu délires. Éloigne-toi de moi !

C'est ainsi que Modou N'Diaye est devenu fou avant d'avoir revu sa bien-aimée.

Et le conteur de demander :

— De Modou ou de sa fiancée, qui a été le moins chanceux ?

(Raconté par Amsatou Dieye)

## 5. LE FIANCÉ ET LE LÉZARD

Il était une fois un homme qui avait engagé des fiançailles très difficiles. Tout le monde dans sa belle-famille lui rendait la vie impossible. Chaque fois qu'il arrivait chez sa fiancée, on se moquait de lui. Il maigrissait à vue d'œil tant son chagrin était grand.

Un jour, il rencontra un lézard avec qui il se lia d'amitié. Après qu'il lui eut raconté ses ennuis, le lézard lui promit aide et assistance et lui dit :

— Je ferai tout mon possible pour que tu prennes femme. Cherche une houe que tu vas vendre au village. Suis-moi, nous irons aux champs, mais auparavant, peux-tu me trouver une termitière, que tu ouvriras pour me permettre de manger à ma faim ?

— Oui, cela m'est très facile, et je te promets de le faire.

Les deux compagnons partirent, l'infortuné fiancé suivant avec ses fers de houe à vendre. Ils atteignirent le village et arrivèrent chez la fiancée, juste au moment de la prière. Le vieux avait déjà terminé ses ablutions. Il enleva son pantalon et se mit sur sa peau de prière face à l'est. Il commença à prier, mais, à la première prosternation, le lézard, rapide comme l'éclair, sortit de sa cachette et *parakh* ! il pénétra dans l'anus du vieux et s'y perdit jusqu'à la moitié de la queue. Le vieux se leva puis s'assit brutalement en poussant un soupir :

— *Khalo ! Mouvaye !* Qu'est-ce qui m'arrive ?

Tous les yeux se braquèrent sur lui, et les enfants s'écrièrent : « Mais qu'a donc notre père ? Dans cette



prière qu'il est en train de faire, il ne s'est prosterné qu'une seule fois, et, depuis un moment, on le voit assis tournant sur lui-même. Allons voir. »

Tous se mirent autour de lui et chacun lui demanda ce qui se passait.

A chaque question, le vieux répondait :

— C'est le lézard, c'est... le... lé... zard !

— Mais quoi, où est le lézard ?

— Le lézard est passé à côté de ma peau de prière et il m'est entré dans les fesses ! Oui, le lézard est entré dans mes fesses !

Tout le monde se retint et resta coi. Sur ces entrefaites, arriva le malheureux fiancé, qui, après avoir fait les salutations d'usage, dit :

— Voilà, je viens vous proposer ces fers de houe.

— Nous n'avons pas le temps de discuter de fers de houe. Nous sommes face à un problème insoluble. Nous ne pouvons rien faire. Le père de notre famille, notre père que tu connais et que tu vois ici, était en train de prier. Il s'est prosterné une seule fois et, brusquement, il s'est assis. Depuis, il est dans ce piteux état et, chaque fois qu'on l'interroge, il crie : le lézard, le lézard ! Sans doute ce reptile lui est-il entré quelque part. Nous sommes tous là impuissants.

Le gars, évidemment, savait parfaitement ce qui se passait. Le lézard lui avait dit :

— Quand je serai dans l'anus de ton beau-père, personne ne pourra m'en déloger sauf toi. Il te suffira alors de t'approcher, de me caresser le bout de la queue que je laisserai dépasser, je saurai que c'est toi, et je sortirai. Je veux te donner par là le moyen sûr d'avoir ta femme.

Le marchand s'approche et dit :

— Permettez-moi d'essayer de vous être utile ?

— Bien sûr, car nous sommes vraiment à bout, et le vieux est fatigué.

Il s'approcha du vieux. On l'abrita avec un grand boubou et il ordonna au vieux de lui montrer son anus, il caressa le bout de la queue, le lézard sortit et disparut furtivement. Des cris s'élevaient de partout :

— C'est le lézard, au lézard !... au lézard !...

Le vieux se rassit et, se tournant vers son gendre, lui dit en lui tendant la main :

— Par la ceinture de mon père, tu prendras femme, je jure que tu la prendras quand tu voudras, sans aucune formalité !

Ravi, le vainqueur se leva pour rentrer. En chemin, il rencontra deux de ses enfants qui venaient prêter secours. L'un d'eux questionna le bonhomme :

— Mais qu'avais-tu à extraire ?

— C'est un lézard qui était entré... dans... dans...

— Mais quoi, finis donc, enfin !

— Le lézard... le lézard... était... et puis zut !

— J'ai appris la nouvelle, j'accours, et te voilà incapable de me dire ce qu'il y a !

— Le lézard était entré dans l'anus du vieux !

## 6. UN MÉCHANT VIEUX

Il était une fois un homme qui avait une fille, une jolie fille en âge de se marier. Les prétendants étaient nombreux, mais le vieux demandait pour dot trois coups de flèche dans les fesses. Tour à tour, ces hommes essayaient, mais chacun, à peine était-il monté sur l'arbre qu'à la première flèche il dégringolait dare-dare.

Ayant appris l'offre, un courageux garçon arriva chez le vieux et, après les salutations d'usage, lui déclara son intention d'épouser la fille. Le vieux éternua et dit :

— Bon, tu montes sur cet arbre, et, armé de mon arc, je j'envoie trois coups de flèche dans les fesses. C'est tout ce que je réclame pour ma fille. Si tu les supportes, tu seras mon gendre.

— D'accord, cela n'est pas difficile, reprit le jeune homme. Je vais essayer.

Il grimpa sur l'arbre, reçut les trois coups de flèche dans les fesses, puis il descendit et s'en alla avec son épouse.

Dans son village, il commença à malmenier la jeune femme, la chargeant de tous les bas travaux et passant le plus clair de son temps à la battre. Lorsqu'elle fut lasse de recevoir des coups, elle s'en retourna chez son père. Mais le mari la suivit aussitôt pour réclamer au père le montant de la dot, c'est-à-dire les trois coups de flèche.

Le vieux essaya, mais à peine eut-il reçu le premier coup qu'il s'empressa de descendre de l'arbre et obligea la fille à suivre son mari. C'est ainsi qu'elle

continua sa vie malheureuse avec un mari dont le comportement était dicté par la méchanceté du beau-père. Quand le mari en eut assez, il appela un jour le vieux et lui dit :

— Maintenant, je te laisse ta fille. Elle a été victime de ta méchanceté et elle l'a bien chèrement payée.

(Raconté par Khady Niang)

## 7. LA MÈRE DE MAKHTAR

C'était une vieille qui vivait avec son fils Makhtar. Chaque fois que le jeune homme prenait une nouvelle femme, elle arrivait et, après avoir défait son pagne, elle se baissait en disant :

— Regarde, ma fille, c'est de là qu'est venu Makhtar, ton mari !

Aussitôt, la jeune femme pliait bagage en déclarant qu'elle ne pouvait vivre avec une belle-mère qui lui montrait d'où venait son mari. Et ainsi, à cause de cette mauvaise mère, le jeune Makhtar ne pouvait garder aucune femme. Malgré tout, il en épousa encore une, mais celle-là n'eut pas froid aux yeux. Quand elle arriva à la maison, la vieille, comme à son habitude, l'aborda et l'invita à voir d'où venait Makhtar. Alors la jeune quitta ses pagnes, se mit nue et, en se baissant, cria :

— Oh ! quel sale endroit que celui d'où vient Makhtar ! C'est si noir, c'est si rouge, et il y a tellement de poils longs !

La vieille prit la fuite et ce fut la dernière fois qu'elle s'amusa à importuner la femme de Makhtar.

## 8. LE COUSIN ET LA COUSINE

Il était une fois un jeune homme qui était tombé amoureux de sa cousine. Celle-ci ne l'aimait pas et lui préférait un autre amant. Ce choix ne plut d'ailleurs pas à son père, qui préférait plutôt son neveu. La fille s'entêta et finit par épouser son amant. Les noces furent célébrées dans le plus grand faste, et, au huitième jour, eut lieu la cérémonie du linge. Toutes les lavandières se réunirent au bord du marigot. La mariée figurait parmi les premières. Sur les rives de ce marigot vivait un vieux boa qui, disait-on, se régalaient de belles jeunes femmes qui s'aventuraient dans ces parages.

Le malheureux prétendant avait prévu le jour où le gros serpent tomberait sur son infortunée cousine, et il s'était préparé pour lui porter secours malgré le refus qu'elle lui avait opposé. Il prit donc son fusil à deux coups, sa cartouchière, et alla se cacher dans le feuillage épineux d'un arbre qui surplombait le cours d'eau.

Le soleil déjà haut allait entamer la seconde moitié de sa course lorsqu'on entendit un bruit infernal qui déclencha parmi les lavandières un sauve-qui-peut indescriptible ; seule la nouvelle épouse resta figée auprès de sa pierre à laver. Le boa ne tarda pas à lui saisir la jambe gauche, autour de laquelle il commença à s'enrouler sous l'œil moqueur du cousin. La femme entonna le chant du désespoir :

— *Modane ! Modane !* Il est en train de m'envelopper ! *Modane ! Modane !* C'est pour me briser les os et m'avaler !

L'homme, de son arbre, cria :

— Non, gros serpent, ne l'étouffe pas ! Laisse donc cette femme !

Le serpent, pendant ce temps, continuait à s'enrouler et, bientôt, il entoura les reins de la pauvre condamnée. C'est alors que l'homme épaula, profitant d'un instant où la tête du boa était levée, visa et déchargea les deux canons de son *dibi*<sup>1</sup>. Le serpent fut atteint, et le jeune homme s'empessa de délivrer son infortunée cousine.

De retour à la maison, la femme refusa de rester avec son mari. Elle ne fut sensible à aucune objection et déclara partout qu'elle préférait rejoindre l'homme qui lui avait sauvé la vie.

(Raconté par Fatim Bogne)

---

1. Petit fusil pour tirer les petits animaux, qui n'utilisait pas des cartouches mais de la poudre, avec des morceaux de fer en guise de projectiles.

## 9. LA PRÉTENDUE MUETTE

Il était une fois une femme que tout le village considérait comme muette. Personne ne voulait l'épouser. Un jour, un chasseur se présenta pour la demander en mariage, promettant de lui délier la langue une fois qu'elle serait sa femme. Les noces furent célébrées, et le chasseur prit donc la muette comme troisième épouse. Celle-ci s'empressa de rejoindre son mari, et sa nouvelle vie commença dans le silence le plus absolu.

Un jour, le chasseur prit son arc et ses flèches et se mit en route vers la savane à la recherche d'un *kob*<sup>1</sup>. Il ne tarda pas à en trouver un, qu'il abattit, et il le dépeça pour se recouvrir de la peau. Ensuite, déguisé dans son nouvel accoutrement, il se mit en boule au pied d'un arbre et attendit. Inquiètes de la longue absence de leur mari, les épouses décidèrent de partir à sa recherche ; la première en tête, la seconde derrière et la muette fermant la marche. La première épouse entonna un air nostalgique :

— *Dioli n'gaye, n'gaye... Soûle dioli... Samba rabi badème reyke soûle dioli, diamoul koba, koba diamko soûle dioli...* (« Hôtes de la brousse, écoutez mon message ! Samba le chasseur s'est déplacé pour tuer !... Il n'a pas atteint le *kob* ... Mais le *kob* l'a sûrement atteint... Rendez-moi donc ce qui reste de mon mari ! »)

La deuxième répéta le chant, et la muette, qui ne

---

1. Grande antilope.



voulait pas être en reste, reprit la mélodie en murmurant. Elles marchèrent longtemps, soutenues par l'espoir trompeur de retrouver leur bien-aimé. Au plus profond de la brousse, la première reprit le chant, la deuxième aussi, et la muette à son tour fit entendre quelques paroles intelligibles. Elles marchèrent encore et arrivèrent au pied de l'arbre où elle trouvèrent l'homme-kob, replié sur lui-même, la tête encornée posée entre les pattes et simulant la mort.

Elles firent le tour du cadavre, et la première entonna une fois encore son air, la seconde le reprit, et, à la surprise générale, la troisième, d'une voix douce et suave, chanta le morceau en entier.

Alors le chasseur se leva, et, laissant tomber la peau de l'animal, leur dit :

— C'est bien moi qui ai tué le *kob*, mais c'est toi, ma nouvelle épouse, que je voulais faire parler, et j'y suis parvenu. C'est uniquement par méchanceté que tu as toujours feint d'être muette.

Tous les quatre revinrent alors au village, chargés de leur gibier.

(Raconté par Khady Niang)

## 10. LES TROIS FEMMES<sup>1</sup>

Il était une fois trois femmes qui étaient aussi trois coépouses. Les deux premières étaient originaires du village, mais la troisième venait d'un village très éloigné. Elles vécurent ensemble pendant très longtemps. Un jour, les deux femmes du village se concertèrent et décidèrent de chasser l'étrangère.

— Nous allons tout faire pour expédier cette malheureuse qui retient beaucoup trop l'attention de notre mari. Il suffit d'attendre son tour<sup>2</sup> et nous mettrons notre plan à exécution.

Arrive le jour où la femme étrangère était de tour. Elle s'agite dans la cuisine, prépare les repas et vaque aux menus travaux de la maison. Vers le soir, le mari, affalé sur une chaise longue, se perdait dans des rêveries sans fin. La première femme se pare comme une princesse, elle met des bijoux et de beaux vêtements en une harmonie parfaite. Puis elle vient se tenir auprès de son mari et lui dit :

— Issue de la famille la plus riche du village et possédant tout chez moi, j'estime être en droit de

---

1. A rapprocher d'un conte (n° 10) du recueil de Ch. Monteil où la meilleure épouse est définie comme « moyenne » : elle ne vient pas de l'intérieur, mais n'est pas une trop proche voisine ; elle est du même village, mais du côté opposé.

D'après le public, dans ce conte-ci, c'est la troisième femme qui est la meilleure, car elle ne connaît personne dans le village et manifeste son obéissance envers son mari.

2. Lorsqu'un homme a plusieurs épouses, chacune à tour de rôle assure pendant un ou plusieurs jours l'ensemble des tâches ménagères (cuisine, lessive, etc.) et matrimoniales.

m'approcher de mon mari, même si je ne suis pas de tour.

La deuxième femme, de son côté, se met dans une toilette tellement parfaite qu'on croirait voir une jeune fille rejoignant le domicile conjugal. Rien ne lui manque pour paraître la plus belle femme de la maison. Elle arrive, prend un escabeau et s'assied à côté de son mari en disant :

— Puisque mon oncle est le chef du village et qu'à ce titre je ne manque de rien pour faire ce que je veux, je crois pouvoir me placer auprès de mon mari, même si je ne suis pas de tour.

Pendant ce temps, la troisième s'affairait en bonne ménagère dans la cuisine, attentive jusqu'aux plus petits détails de la maison. Quand tout fut terminé, elle entre dans la douche, prend un bain, se met en tenue élégante et vient partager la chaise longue de son mari en disant :

— Moi qui ne suis point de ce village, moi dont la présence ici n'a d'autre justification que celle de mon mari, j'exige de mon chéri, après mon travail, qu'il me prenne sur ses genoux.

De ces trois femmes, laquelle est la plus habile ?

(Raconté par Balla Dieng)



## CHAPITRE 2

### Adultère

#### 11. LE MARI ET LES TROIS AMANTS

Il était une fois un homme qui partit voyager, laissant sa femme seule à la maison. Celle-ci avait trois amants. Ils ne manquaient pas de lui faire régulièrement la cour. L'homme, au bout de quelque temps, revint à la maison sans que personne ne s'en rende compte. Les amants ne se doutaient de rien. Ce jour-là, le ciel s'assombrit très rapidement, et, vers le soir, l'orage éclata. Tous les gens du village étaient rentrés dans leurs cases. Le premier des amants, qui, au commencement de la pluie, se trouvait tout près de chez sa bien-aimée, courut très vite et se précipita dans la case de la femme.

— Ah ! Il peut bien pleuvoir sans arrêt, je suis à l'abri !

— Où donc comptes-tu t'abriter ? demanda le mari.

— Sur mes talons, mon bon vieux.

Et au même instant, joignant le geste à la parole, il donna un coup de tête dans la porte et déta la comme un lièvre traqué. Le deuxième amant pénétra à son tour dans la case en criant :

— Ah ! Dieu merci ! me voilà à l'abri !

— Que viens-tu faire ici ?

— C'est mon père qui m'envoie.

— Que veut-il ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a dit de m'enfoncer un clou dans la tête.

Le vieux se leva, prit un clou et un marteau et, sans pitié, fracassa la tête de l'amant infortuné.

Enfin, le dernier des amants, s'aventurant dans le village, se dit :

« Il est temps d'aller voir ma bien-aimée. Je suis sûr que son mari n'est pas revenu ; d'ailleurs, s'il rentrerait cette nuit, il ne pourrait guère ouvrir la porte, que je vais bien attacher. »

Sur ce, il arriva chez la femme et pénétra sans frapper dans la chambre. Aussitôt, ne se souciant de rien, il referma la porte et commença ses tours de corde pour l'attacher. Au quatrième tour, le mari se leva et lui dit :

— Tu n'as pas encore fini d'attacher cette porte ?

— De quoi te mêles-tu ? N'est-ce pas moi qui dois chercher une issue pour me tirer d'affaire ?

Et, joignant le geste à la parole, il défonça la porte d'un violent coup de tête et se retrouva dehors, filant à toutes jambes en laissant derrière lui une longue traînée de sang.

(Raconté par Amsata Dieye)

## 12. RUSE DE FEMME

Une femme vivait avec son mari. Mais elle avait un amant à qui, souvent, elle rendait visite. Chaque fois qu'elle allait porter le repas de son mari, elle ne manquait pas de faire un crochet par la maison de son amant et elle y restait longtemps à s'amuser. Un jour, elle passa chez cet homme et, laissant jouer son enfant, elle commença à s'amuser. L'enfant se mit à ramper et pénétra dans un trou.

Quand la mère eut terminé ses ébats, elle chercha vainement son fils et comprit qu'il avait disparu dans un trou.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Mon fils est entré à l'intérieur d'un de ces trous !

— Va porter le repas, à ton retour j'aurai déjà fini de creuser pour sortir ton fils de ce trou-là.

La femme partit et l'homme se mit à creuser. Mais, quand il eut atteint l'enfant, celui-ci était déjà mort. Il sortit le cadavre. Lorsque la mère se présenta, il lui rendit compte de l'accident et la pria d'user de ses ruses de femme pour tromper la vigilance de son mari. La femme porta le cadavre sur son dos et arriva chez le mari. Celui-ci lui demanda alors de venir lui laver le dos. La femme commença et puis, tout à coup, elle lui dit :

— Cette eau va ruisseler jusqu'à ton anus.

— Comment ? Qu'est-ce que c'est que ces propos orduriers ? Si tu les répètes, je te frappe !

Elle répéta en insistant. L'homme, furieux, la prit et la terrassa avec brutalité.

— Oh ! le criminel ! Tu as tué mon fils ! cria la femme en montrant son enfant mort. Si j'avais su que tu devais m'épouser pour tuer mes enfants, jamais je n'aurais accepté ta main !

Puis elle se mit à pleurer.



### 13. LA FEMME INFIDÈLE

Un homme avait une femme dont il eut un fils. Un jour, il décida d'aller faire un voyage. Dès qu'il fut parti, la femme infidèle fit venir son amant et l'invita à partager son lit. Au beau milieu de la nuit, il commencèrent leurs ébats. L'enfant ne dormait pas.

— Maman, qui est-ce qui bouge à côté de toi ?

— Chut ! Couche-toi et fais silence : c'est un voleur qui est entré dans la chambre !

Quelques instants après, l'homme redoubla d'ardeur, au point de casser la ceinture de perles que portait la femme. L'enfant cria :

— Mère, dis-moi qui est à côté de toi !

— Tais-toi, petit curieux ; je te dis qu'un voleur est dans la pièce !

— Drôle de voleur, Maman ! Un voleur qui remue tellement ton lit que ta ceinture de perles se casse ! Sois sûre que je raconterai tout à mon père !

Au retour du père, l'enfant s'empessa de crier :

— Papa ! Je...

— Hé ! petit bavard, viens faire une commission ! Va dire à ta tante de me prêter une écuelle !

L'enfant sortit, revint très vite et dit :

— Papa ! Je...

— Hé ! va encore dire à Fatima de me prêter une écuelle !

L'enfant repartit. En revenant, il dit :

— Papa, je vais te raconter quelque chose : pendant ton voyage, ma mère a laissé entrer un homme dans la chambre. Il s'est couché avec elle dans le lit, et, pendant la nuit, ils se sont mis à lutter tellement

fort que la ceinture de perles de maman s'est cassée. Quand je l'ai interrogée, elle m'a dit de me coucher, car c'était un voleur qui était dans la chambre !

— Va m'appeler ta mère ! répliqua le père.

L'enfant partit, mais revint bientôt, déclarant qu'il n'avait pas trouvé sa mère, mais plutôt une femme devenue folle.

## 14. LA FEMME ÉPILEPTIQUE

Une jeune femme aimait par-dessus tout les rapports sexuels. Chaque fois qu'elle en avait envie, elle simulait une crise d'épilepsie et criait *suh, suh, suh*<sup>1</sup>. Un jeune homme aussi amoureux qu'un bouc partageait le secret et, chaque fois que la femme tombait en crise, il se présentait pour pouvoir la soigner :

— Vite, qu'on la transporte dans la chambre, je vais la soigner et elle ne va pas tarder à s'endormir.

Dès qu'on les enfermait dans la pièce, le charlatan ne se le faisait pas dire deux fois et commençait aussitôt ses coups de rein. Et cela fatiguait la femme au point de l'endormir. C'est ainsi que, chaque fois que la femme voulait rencontrer son homme, elle simulait la crise et criait pour appeler son prétendu guérisseur. Celui-ci ne tardait pas à venir et à faire l'amour avec la coureuse.

Le mari, après avoir longtemps patienté, se dit un jour :

« Comment se fait-il que ma femme soit sujette à des crises que seul N'Gary Diaw est capable de soigner ? Et le comble, c'est que les soins ne peuvent se donner qu'en privé dans une chambre close. La prochaine fois, je ne manquerai pas d'épier ce brave N'Gary Diaw pour savoir comment il soigne si bien ma femme ! »

Quelque temps après, la femme eut une nouvelle crise. A ses cris, le guérisseur accourut bien vite et

---

1. Onomatopée qui indique l'envie en wolof.

se fit enfermer sans tarder avec sa « malade ». Le mari se plaça près de la case et, par un trou dans le mur, il put suivre toute la scène. N'en pouvant plus, il se précipita dans la chambre, administra une gifle magistrale à la femme et lui dit :

— Tête de scélérate, tu as toujours fait semblant d'avoir des crises : c'était simplement pour assouvir tes désirs ! Tu payeras cher ton infidélité !

## 15. BAYE DIAGAL ET SON HÔTE

Il était un cultivateur nommé Baye Diagal. Il vivait seul dans le village. Un jour, il décida d'aller rendre visite à l'un de ses vieux amis, du nom de Tamsir. Il l'avait perdu de vue depuis longtemps. Il partit donc et arriva bientôt chez son ami, mais celui-ci était déjà parti au champ. Cependant, sa femme le reçut amicalement et lui servit du lait au couscous sucré. Il ne se fit pas prier et but jusqu'à satiété. Il donna le reste à la femme, et celle-ci, après avoir bu, donna le fond de calebasse à son fils. C'était un enfant paralytique, il se tenait là, ne semblant pas s'intéresser à la présence de l'étranger. Baye Diagal, après s'être bien régalé, commença à causer avec la femme de son ami. Mais, tout à coup, l'envie de s'amuser avec elle le saisit au point qu'il ne put s'empêcher de la renverser, de lui lever les cuisses et de la prendre. Le petit enfant avait suivi tout ce qui s'était passé. Lorsque le mari arriva, il fut content de recevoir cet ami de longue date. Il commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau dans la bouilloire et de préparer le thé de bienvenue pour son hôte de marque. La femme s'exécuta avec empressement. L'enfant, alors, s'approcha de son père et commença à murmurer :

— Ah ! Baye Diagal ! Quel...

— Impoli ! Veux-tu te taire ! répliqua le père. Je t'ai déjà interdit de t'approcher des gens quand il y a un hôte à la maison ! Vas-tu t'éloigner, petit garnement ?

L'enfant s'éloigna, non sans avoir reçu de l'étranger trois biscuits qu'il prit plaisir à croquer. L'eau

dans la bouilloire commençait à chanter, et le père approcha la théière. Au moment où il mettait le thé, l'enfant vint de nouveau auprès de lui et, se gratant la nuque, dit encore :

— Ah ! Baye Diagal ! Qu'il est...

— Tu recommences encore, impertinent ! Si tu ne cesses pas de te mêler à notre conversation, je t'administre tout de suite une fessée dont tu te souviendras toute ta vie !

A nouveau, l'enfant s'éloigna. Mais au moment où le père, bouilloire à la main, s'appêtait à remplir la théière, l'enfant s'écria :

— Ah ! C'est un drôle d'étranger ! Baye Diagal et ma mère !

— Quoi donc ! Que s'est-il passé ?

— Lorsque Baye Diagal est arrivé, maman est allée chercher la calebasse de lait, elle a moulu du sucre et en a mis beaucoup dans le lait qu'elle a offert à ton hôte. Il a bu très abondamment et puis il a donné le reste à maman ; et moi, on m'a offert le fond de la calebasse. Et pendant que je raclais le fond avec mon doigt, j'ai vu l'hôte soulever maman et la coucher sur le lit. Ensuite, il a sorti de sa culotte une baguette noire qu'il a introduite dans le pagne de ma mère. Je crus un moment qu'elle allait se mettre à crier, mais pas du tout, au contraire, elle me chassait du regard.

— Assez mon fils, j'ai tout compris ! hurla le père.

Saisissant la bouilloire remplie d'eau bouillante, il essaya d'en vider le contenu sur Baye Diagal, mais il ne put le rattraper à la course. S'épuisant en vain, il lui lança la bouilloire en proférant de violentes imprécations.

La mère, de son côté, se retourna vers le petit et le maudit en ces termes :

— Pauvre enfant, tu n'es qu'un piètre rapporteur, puisse le Ciel te faire périr ! Je regrette bien de t'avoir mis au monde ! Tu as allumé un feu que tu ne pourras jamais éteindre...

(Raconté par Amsata Dieye)

## 16. LE JALOUX

Il était une fois un vieux roi qui était si jaloux qu'aucun homme n'avait jamais eu accès à sa maison. Il vivait avec sa fille, une princesse dont la beauté était louée dans toute la contrée. Le roi, un jour, constata que sa fille était enceinte. Il en fut très bouleversé et se demanda comment un tel malheur avait pu lui arriver étant donné qu'il était le seul homme à pouvoir entrer dans la maison. Il décida de rassembler les jeunes gens du village pour les obliger à prêter serment. Pendant toute une semaine, il fit battre le tam-tam pour réunir tout ce que le village abritait d'hommes. Et il leur tint ce discours :

— Jeunes gens, vous êtes tous rassemblés ici sur ordre de votre souverain. Je demande à chacun d'entre vous de jurer, sur la violence des flots, de n'avoir pas engrossé la princesse Awa Dado, ma fille !

Le plus effronté des jeunes gens s'avança et dit :

— *Beno, beno, beno yéréé !* Que soit englouti par les flots celui qui a jamais été touché par les reins ou les seins de la princesse Awa Dado !

Les flots ne bougèrent pas. Un deuxième jeune homme s'avança et entonna le refrain. Les flots ne bougeaient toujours pas. Ainsi tous les hommes défilèrent, répétant le même serment. Enfin, il ne resta plus qu'un seul garçon, qui se tenait à l'écart. On l'invita à venir se prononcer comme les autres. Il s'avança et chanta. Alors la mer se mit à gronder et l'eau commença à l'engloutir jusqu'aux hanches. Il chanta encore et l'eau lui recouvrit la poitrine. Il



chanta une dernière fois et les flots achevèrent de l'engloutir complètement.

Le roi découvrit la vérité, mais trop tard, car le jeune homme était déjà mort.

(Raconté par Fatim Bogne)

## 17. SAMBA M'BARY ET LA FEMME DU ROI

Samba M'Bary était un domestique qui vivait chez le roi, une sorte de bouffon, homme à tout faire. Il se contentait pour ses repas de restes qu'il glanait à droite et à gauche. Parfois, il se régala de son. Cependant, l'épouse du roi en était amoureuse et le recherchait. Un jour, le roi partit en voyage. La reine, aussitôt, prépara un très bon *laakh*<sup>1</sup>, qu'elle recouvrit de lait et de beurre. Elle invita Samba M'Bary, qu'elle plaça carrément au beau milieu de son lit, non sans lui avoir, au préalable, enlevé ses guenilles. Le bouffon mangea de bon appétit et, quand il eut fini, il promit de tout raconter au roi, son seigneur. La reine lui dit alors qu'il était trop bavard et qu'il n'avait nullement besoin d'en parler au roi. Le soir, Samba M'Bary se régala d'un bon couscous à la viande arrosé de lait frais. La nuit, il fut à nouveau invité par la reine dans sa chambre à coucher. La reine était nue.

— Non, je n'entends rien à cela, protesta le malheureux domestique.

— Tu vas apprendre, répondit la femme.

Elle invita le pauvre bouffon, qui passa toute la nuit avec l'épouse infidèle du roi. Le lendemain, délirant de joie, Samba M'Bary se mit à chanter, promettant de tout raconter au roi. La reine l'invita alors à l'accompagner pour aller chercher du pain de

---

1. Bouillie de mil relativement épaisse, appelée également *sanglé*. D'après certains informateurs, ce mot serait d'origine « française ».

singe<sup>2</sup> dans la brousse. Arrivé au pied d'un grand baobab, Samba grimpa et commença à cueillir les fruits. Pendant ce temps, la femme se coucha sur le dos et, après avoir défait ses pagnes, elle cria :

— Samba M'Bary, veux-tu regarder ce qui t'attend ?

Perdant tout contrôle, Samba fit une chute vertigineuse, tomba lourdement et mourut sur le coup.

La femme se mit à pleurer et revint à la maison pour raconter à son mari le malheur qui avait frappé Samba M'Bary. Mais une vieille femme avait suivi toutes les péripéties de l'histoire. Elle raconta tout au roi qui, sans plus attendre, répudia la reine après lui avoir pris tout ce qu'elle possédait.

(Raconté par Khady Niang)

---

2. *Goui* : c'est le fruit du baobab (*Adansonia digitata*).

## 18. LE LAOBÉ ET SON VASE DE BOIS TAILLÉ

Un bûcheron avait taillé un vase bien lisse qu'il se disposait à vendre. Il entra dans un village et alla de maison en maison pour proposer son joli vase. A toute femme qui demandait le prix, il s'empres-sait de répondre :

— Je l'échangerai contre ce que tu as sous le pagne.

Et la femme ne tardait pas à répondre :

— Passe donc ton chemin, je ne puis te donner ce que tu réclames, car je suis mariée.

Le Laobé alla ainsi de maison en maison et interrogea toutes les femmes du village. Il entra enfin chez le roi, chef du village, et s'arrêta devant la case de chacune des épouses. Aucune réponse ne lui fut favorable. Mais, avant de sortir de la concession, il entra dans la case de la dernière femme du chef et proposa son vase au prix qu'il en désirait :

— Je pourrai l'avoir, dit-elle, car mon mari est parti en voyage.

— Je passerai donc ce soir pour me faire payer.

— Entendu.

Le soir venu, le Laobé se présenta et fut introduit dans la case. Aussitôt, il allongea la femme et se mit dessus.

Bientôt, on entendit les tam-tams du roi qui rentrait de voyage. Tout le monde sortit pour le recevoir. Seule la case de la nouvelle épouse restait close. Le cortège royal arriva, et chacune des épouses se présenta pour s'incliner devant le souverain, qui ne

tarda pas à demander des nouvelles de sa jeune femme.

— Un Laobé s'est présenté pour lui vendre un vase de bois. Sans doute est-elle en pourparlers avec lui.

Le roi envoya tout de suite quelqu'un pour l'appeler. L'envoyé revint et dit au monarque que la reine était dans une situation qu'un simple sujet ne pouvait se permettre de raconter. Le roi alors envoya quelqu'un d'autre, mais tous ceux qui approchaient de la case entendaient la femme qui se débattait en chantant :

— Laobé impudent, retire-toi d'ici, les tam-tams résonnent et c'est mon mari qui revient.

Et le Laobé répondait :

— Ah non ! Je refuse de te quitter, je t'ai vendu mon vase de bois et je continuerai à te remuer tant que je pourrai le faire !

Finalement, le roi en personne s'approcha de la case de l'adultère et entendit lui-même la plainte de sa femme et la réplique du bûcheron. Il n'eut d'autre idée que d'incendier la case.

Et c'est pourquoi une femme doit être sage même si son mari est absent pour longtemps.



## CHAPITRE 3

### Gourmandise

#### 19. LE MANGEUR DE GOURKHA<sup>1</sup>

Il était une fois un gars qui aimait avant tout le *gourkha*. Il se fiança avec une jeune fille. Son père lui dit :

— Mon fils, je connais ton amour immodéré pour le *gourkha*, mais je te conseille de ne jamais le montrer chez tes beaux-parents.

Il arriva chez sa fiancée accompagné d'un de ses amis. La jeune fille, connaissant le mets préféré de son hôte, s'empressa de préparer une bonne calebasse de *gourkha*, qu'elle présenta à ses visiteurs. L'homme, se souvenant du conseil de son père, dit alors :

— Je vous remercie, mais je suis rassasié.

Après avoir insisté, la jeune fille reprit la calebasse, qu'elle alla ranger dans un garde-manger placé dans sa chambre, juste à côté de son lit, puis elle alla au puits comme de coutume. Quand elle fut partie, le gars se retrouva seul dans la chambre, il regarda longuement la calebasse et son contenu. La salive lui vint à la bouche. Il eut une forte envie d'y goûter à nouveau, car il avait eu honte un moment auparavant

---

1. *Gourkha* : mixture faite de farine de mil, d'eau et de sucre.

de paraître gourmand devant sa fiancée. Il se dit :  
« Je vais profiter de l'absence de ma chérie pour voler un peu de *gourkha*. »

Il se leva, s'approcha et se mit sur le bord du lit. Malheureusement, un faux pas le fit basculer dans laalebasse juste au moment où la fille revenait du puits. Elle lui demanda de l'aide pour déposer sa bassin d'eau. L'homme lui cria :

— Je refuse aussi énergiquement qu'un gars trempé dans du *gourkha*. Je suis tout à fait changeant, car je peux être aujourd'hui noir et demain blanc. »



## 20. LE VIEUX GOURMAND DE MIL

Il était une fois un homme qui vivait avec une femme. Ils semèrent un champ de mil ; mais la récolte ne fut pas heureuse, et ils n'eurent pas grand-chose. Le vieux se dit :

« Mon Dieu ! Que vais-je devenir, moi, avec une si petite quantité de mil ? Ce n'est même pas suffisant pour nous nourrir ! »

Dans un coin de la concession se dressait un énorme baobab. Le vieux s'y aménagea un gros trou et commença à y mettre son mil en cachette de tous les membres de la famille. Quand il eut fini, il appela sa femme et lui dit :

— Ma bonne épouse, je me sens tout faible, mes forces m'abandonnent et le chagrin me ronge. J'ai une recommandation importante à te faire. Lorsque je mourrai, veille bien à ce qu'on me place dans le trou de ce baobab. J'y tiens et je sens que ma fin est proche...

Quelques temps après ces recommandations, le vieux fit le mort. La femme pleura, et tout le village se rassembla pour la toilette funèbre. Elle expliqua que son mari avait manifesté le désir d'être enterré dans le trou du gros baobab. Ainsi fut fait, et elle commença sa période de deuil.

Le vieux, dans son trou, avait retrouvé toutes ses forces et, chaque matin, il pilait son mil, préparait un couscous dont il se gavait en solitaire. Un mois après, son fils s'aventura auprès du baobab et il lui sembla percevoir un bruit bizarre. Il s'adossa au tronc et chanta. Du fond du trou, le vieux répondit en

entonnant un autre air ! L'enfant courut vite vers la case de sa mère :

— Maman, c'est mon père qui chante dans le trou de ce baobab ! Je te le jure, c'est bien la voix de mon père que j'ai entendue et reconnue !

La mère, furieuse, attrapa l'enfant et lui administra une bonne fessée pour avoir menti. L'enfant pleura et, le lendemain, il retourna au baobab, entonna le même air que la veille. Du fond du trou s'éleva une fois encore la voix de son père.

— Je t'affirme, mère, que c'est mon père qui chante dans le trou de l'arbre ! Tu peux me frapper à mort, je ne retirerai pas un mot de ce que j'ai dit. Mon père est là ! Tu peux venir avec moi ou me faire accompagner si tu veux...

La femme, avec ses voiles, suivit son fils. Ils arrivèrent au pied de l'arbre. L'enfant chanta et le vieux répondit. La femme en resta figée sur place. Après s'être remise de sa stupéfaction, elle s'approcha du trou, reconnut son mari et poussa un cri si déchirant que tout le village s'assembla.

Pris de panique, le vieux sortit de son trou et tomba de l'arbre. Il mourut cette fois-ci de sa vraie mort.

(Raconté par Fatim Pene)

## 21. LE PAYSAN ET SON DOMESTIQUE BAMBARA

Un paysan qui aimait par-dessus tout le *sanglé* avait engagé un domestique bambara. Tous les matins, avant d'aller au champ, le vieux se faisait servir une bonne calebasse de *sanglé*. Pendant ce temps, son domestique se lamentait tout en continuant son travail. Le vieux se gavait tout le temps et, chaque fois qu'il s'approchait de son domestique, c'était pour se moquer de lui en vantant les qualités culinaires de sa femme en matière de *laakh* et le bon lait dont elle l'arrosait.

Un jour, le vieil homme au ventre rebondi, croyant sans doute qu'il pourrait facilement malmener son domestique, le provoqua. A la suite d'une petite dispute, il l'invita à se taire, sinon il lui administrerait une correction. Le Bambara, qui en voulait particulièrement à son patron, refusa. C'est alors que le vieux s'emporta et lui envoya une gifle magistrale.

Le domestique le prit par les genoux, le souleva jusqu'au-dessus de sa tête et le laissa retomber de tout son poids sur le sol. Le prenant à la gorge, il commença à le marteler de coups de poing.

— Aïe ! Laisse-moi, mon fils, tu me tues !

— Te laisser, il n'en est pas question ! Tous les matins, tu t'es gavé de *laakh* sans moi ! Maintenant, tu peux aussi te gaver de coups sans te soucier de la présence de ton domestique !

## 22. UN MARI PUNI

Il était une fois un homme qui vivait avec sa femme. Chaque fois qu'elle avait fini de piler son mil, elle prenait le chemin du puits pour ramener la provision d'eau. Mais, à son retour, elle ne retrouvait plus la farine et elle ne pouvait porter ses soupçons que sur son mari. Cette situation la faisait maigrir de jour en jour, et, bientôt, elle eut l'air d'un squelette. Une vieille femme, l'ayant remarquée, l'aborda et lui dit :

— Qu'as-tu donc, ma petite fille, pour être si maigre ?

— Mame ! Chaque fois que je finis de piler, je vais au puits pour rapporter de l'eau et, à mon retour, je ne trouve plus la farine ! Tu sais, mame, les mauvaises langues ne m'épargnent pas...

— Ne t'en fais pas, pauvre innocente, je vais te donner de la poudre, que tu mettras à l'intérieur de trois sachets ; le premier, tu le déposeras devant la maison, le second, sur la haie et le dernier, dans la chambre. Après, tu iras puiser ton eau.

La bonne femme suivit exactement les conseils de la vieille et, après avoir fini de piler, elle s'en alla au puits, non sans avoir préparé sa farine. A son retour, elle trouva le mari, qui venait de finir la cuisson de sa bouillie de mil, mais il n'avait pas eu le temps de la manger. Elle l'appela alors :

— Tonton, viens m'aider à déposer ma bassine d'eau !

— Mais comment ! Tu es déjà de retour ?

— Eh oui, je suis là !...

L'homme, ne sachant plus que faire, prit le *laakh*, qu'il déversa tout fumant dans son pantalon bouffant. Il arriva, prit la bassine d'eau et chanta :

— Tu es allée au puits où Sandiaye t'a donné un peu d'eau, sa sœur également, et tu es revenue tout de suite. Prends donc ta bassine, mon sexe est en train de bouillir !

— Hé ! Hé ! Mais qu'est-ce que tu racontes, ton-ton, et qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je te dis de prendre ta bassine, je ne tiens plus, mes organes vont bouillir !

Et on le vit tenir son pantalon et trépigner, les jambes écartées, ce qui déclancha un fou rire général autour de lui.

(Raconté par Anta Niang)

## 23. MÉSAVENTURE

Il était une fois un jeune homme qui allait rendre visite à sa fiancée. Elle le reçut avec tous les honneurs et l'installa dans sa case au beau milieu de son lit. Elle s'empressa de lui présenter une calebasse pleine de lait caillé. Mais la coutume veut que l'on se retienne quand on est chez ses beaux-parents, et l'étranger s'excusa de ne pouvoir boire de ce bon lait. Malgré l'insistance de sa bien-aimée, il refusa d'en prendre une seule goutte. La calebasse fut donc remplacée sur l'étagère et la causerie reprit de plus belle. Un moment après, la fille sortit quelques instants. Alors, l'étranger, que l'envie de goûter à ce bon lait tenaillait, se leva pour profiter de l'absence de sa bien-aimée. Mais, dans sa précipitation, le voilà qui renverse la calebasse, et le lait inonde son boubou. Stupéfait et tout penaud, il attend le retour de sa fiancée. Heureusement, elle ne revient pas, mais envoie son petit frère pour qu'il rapporte la calebasse de lait posée sur l'étagère. L'enfant entre dans la chambre et, voyant l'homme tout confus blotti dans un coin, il comprend ce qui s'est passé. Poussant un soupir, il s'écrie :

— Aïe, je prenais la calebasse, mais elle m'a glissé des mains et elle s'est renversée sur le boubou de l'étranger !

La sœur accourut et fondit en larmes tout en s'excusant auprès de son hôte pour la maladresse du petit frère.

Ainsi, l'homme put quitter le village non sans garder un excellent souvenir de l'enfant qui l'avait sauvé.

## 24. L'AMATEUR D'ŒUFS

Il était une fois un homme qui aimait par-dessus tout les œufs. Il acheta des poulets et partit rendre visite à sa fiancée. Elle fut invitée à préparer le riz. Il lui donna les poulets et une grande quantité de riz. Lorsqu'elle eut achevé la préparation du repas, toutes les jeunes filles du village répondirent à son invitation ; ce fut une véritable fête. Après le festin, les jeunes filles repartirent. D'un coin de la chambre, près du canari, une poule sortit, retenant l'attention du visiteur. Il pensa :

« S'il y a une poule, il doit y avoir des œufs ! »

Il lui fut alors impossible de tenir en place dans la chambre, tellement il avait envie de prendre les œufs. Il décida de repartir et en avisa sa bien-aimée, qui essaya en vain de le retenir. On lui sella son cheval, mais, avant de le monter, il dit à la jeune fille :

— Tiens-moi le cheval, je vais boire un peu avant de partir.

Il se dirige vers le canari, ramasse tous les œufs qui étaient là et les met dans son pantalon. Il revient avec sa fragile cargaison. Mais, juste au moment où il grimpe sur son cheval, un œuf tombe du pantalon, un deuxième, un troisième et ainsi de suite.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce qui sort de ton pantalon, mon hôte honorable ?

— Ce n'est rien, répond l'étranger, dans mon pays, c'est à cette heure-ci que les hommes pondent.

(Raconté par Tamsir Dieye)

## 25. LE VIEIL HOMME ET LA PANTHÈRE

Il était une fois un vieil homme qui avait son champ tout près de chez lui. Il s'y rendait chaque matin et ne manquait pas de le cultiver jusqu'à midi. Dans ce champ se dressait un énorme baobab qui abritait dans une de ses cavités toute une compagnie de pintades. Avant de quitter son travail, le vieux avait pris l'habitude de plonger la main dans la cavité, d'où il tirait deux ou trois pintades qu'il rapportait à sa femme. Tous les jours, il y avait festin dans la maison du paysan. Les gens du village en parlaient avec envie, et ses amis les plus intimes l'interrogeaient sur la source de cette aubaine vraiment imprévisible.

— C'est une trouvaille que Dieu m'a procurée, et je ne saurais en dire davantage !

Sa femme, à la fontaine et au marché, ne parlait que de l'abondance et de la succulence des mets qu'elle préparait. Le vieux continuait à se ravitailler à son trésor inépuisable.

Un jour, il partit au champ plus tôt que d'habitude et travailla jusque vers onze heures. Il se dit alors :

« Ah ! il est temps que j'aille voir mes petites amies ! Sans doute sont-elles lasses de m'attendre ! Je vais juste terminer ce petit coin de champ et m'en aller. »

A l'instant même, une perdrix s'envola et passa près de lui.

« A coup sûr, voici la preuve que mes oiseaux sont impatients. J'y vais ! »



Le voilà donc en route vers le baobab creux. Une panthère, entre-temps, s'était glissée dans ce coin-là et était montée sur l'arbre. Elle était allongée sur une branche, l'œil fixé au sol. Le vieux arriva et, comme d'habitude, plongea la main pour saisir ses proies. Mais, levant la tête, ses yeux rencontrèrent ceux du fauve.

La peur le saisit, il se prit les oreilles et poussa un très long cri :

— C'est... la... panthè... re !

Le cri était si puissant et si déchirant que l'animal foudroyé en tomba raide mort au pied de l'arbre.



## CHAPITRE 4

### Païement de bétail

#### 26. LA FEMME ET LE BOUCHER

Un homme avait tué un bœuf sur la place du village et il se proposait d'en vendre la viande par petits tas. Chaque tas devait être échangé contre trois coups de couteau dans les fesses. Une femme dont le mari était absent vint prendre l'un des tas et elle promit de le payer dès que son mari reviendrait. Aussitôt, elle alla préparer la viande. Son époux ne tarda pas à arriver, et elle s'empressa de lui présenter une soupière fumante pleine d'une soupe succulente. Puis elle lui dit :

— J'ai pris cette viande que le boucher échange contre trois coups de couteau dans les fesses.

— Oh ! ce n'est pas là un prix difficile à payer !

Il commença à se gaver et, lorsqu'il eut terminé, il but et s'étendit de tout son long sur le lit pour faire un petit somme. A son réveil, il dit à sa femme :

— Belle épouse, je vais sortir un instant, je reviens avant l'arrivée de ton créancier.

— Attention ! reprit la femme, il sera bientôt là, et n'oublie pas que tu dois payer !

Il s'éloigna sans dire un mot. Mais à peine était-il sorti que voilà le propriétaire qui arrive, le couteau à la main. La femme l'accueille et lui dit d'attendre

que son mari revienne. Le bonhomme attend et, ne voyant rien venir, à bout de patience, il dit à la femme :

— Puisque c'est à toi que j'ai remis la viande, c'est toi que je vais faire payer !

— Oui, tu peux me donner un seul coup de couteau et tu réserveras les deux autres pour mon mari, qui sans doute ne tardera pas à être là.

L'homme, sans attendre, lui enfonça le couteau dans les fesses et s'en alla.

Peu de temps après, le mari revint, et la femme, qui pleurait à cause de sa blessure toute fraîche, le traita de tous les noms.

Le lendemain, à la même heure, le mari prétextait quelque chose à faire et disparut de la maison quand le boucher arriva. La femme l'invita à attendre encore, mais, au bout d'un moment, elle s'offrit une fois de plus à recevoir le coup de couteau. Et le dernier coup de couteau fut aussi planté dans les fesses de la femme. Lorsque le mari revint, la femme, qui avait les fesses en sang, refusa désormais de vivre avec lui parce qu'il était à la fois vil et sans vergogne.

(Raconté par Khady Niang)

## 27. UN BŒUF QUI COÛTE CHER

Il était une fois un homme qui avait un bœuf à vendre. Il avait décidé de le vendre à celui qui serait capable de péter mieux que lui.

Il se proposa de visiter sept villages de la contrée. Il arriva dans le premier en disant :

— *Salam alekum* ! Je vous propose un bœuf !

— A quel prix ? lui répondit-on.

— Je laisserai mon bœuf à celui qui sera capable de péter plus fort que moi !

— Tu peux donc continuer ton chemin, tu n'auras pas d'acheteur.

Il parcourut ainsi les six villages des environs et, au septième, après avoir visité toutes les maisons, il entra dans celle qui était la plus isolée, très loin des autres. Là, il déclara :

— Je donnerai ce bœuf à celui qui pourra péter plus fort que moi !

Les enfants, après avoir examiné et admiré le bœuf, lui dirent de continuer sa route. Mais dans la maison vivait une très vieille femme plus que centenaire. Elle était si vieille et si maigre qu'on aurait dit un bâton habillé. Entendant les enfants parler, elle s'informa sur le visiteur.

— Mame, c'est un gars qui vend un bœuf, mais à un prix que personne n'ose discuter.

— Quel est donc ce prix ?

Le gars s'empressa de lui indiquer le fameux prix. La vieille s'écria :

— Bande de fainéants que vous êtes ! Pour si peu,

vous voulez le laisser partir ? Qu'il vienne ici avec son bœuf, et je vais l'acquérir !

Le gars approcha, vit la vieille et s'étonna. La vieille femme dit :

— Tournez-moi les fesses et braquez-lui l'anus sous le nez, puis laissez-moi faire !

On la prit par les cuisses et on lui plaça les fesses juste en face du vendeur.

— Bon ! pète maintenant, dit-elle.

— Non, répondit le gars, pète d'abord, car je suis sûr que si je pète tu seras balayée comme un fétu de paille.

— Au contraire, si je t'envoie mon pet, on ne pourra ramasser aucun morceau de tes restes !

L'homme accepta et se mit en position :

— *Diamka kati ! Diamba kati salamoune... NDRR<sup>1</sup> !*

La vieille, dans sa position couchée, répondit :

— *Matou coudou kalamba toss<sup>1</sup> !*

— Encore, vieille femme, envoie encore un autre pet !

— Non, c'est ton tour !

— Oui, mais je crains de te faire disparaître !—

— Ne t'inquiète pas de mon sort, car tu es beaucoup plus à plaindre !

Le gars se prépara de nouveau et envoya son gaz :

— *Sama diassi silâma... TOSS<sup>1</sup> !*

La vieille lui dit alors :

— Prépare-toi, j'arrive avec toute ma puissance : *Adinasi yâna bambung<sup>1</sup> !*

---

1. Onomatopées.

## 28. L'HOMME LE PLUS GROS

Il était une fois un homme énorme qui avait un bœuf à vendre. Il allait de village en village et déclarait :

— J'ai un bœuf à vendre !

— Et à combien le vends-tu ? lui demanda-t-on dans le premier village.

— Eh bien, je le donnerai à l'homme qui sera plus gros que moi !

— Tu peux continuer ton chemin, car, dans notre village, tu n'auras pas d'acquéreur.

Il parcourut ainsi six villages et, au septième, il s'arrêta dans une maison et dit :

— Ce bœuf est à vendre ; je le donnerai à l'homme qui sera jugé plus gros que moi !

Le chef du village lui répondit :

— Les jeunes sont allés en brousse, mais tu peux attacher ton bœuf à ce pieu en attendant leur retour ; ils ne vont pas tarder.

Il s'éloigna un peu et voulut attacher son animal. Il se baissa alors vers une masse noire qu'il crut être un tronc d'arbre abandonné. Mais, à sa grande surprise, la masse remua : c'était la jambe d'un vieillard qui était assis là.

L'homme comprit qu'il courait à sa perte et, sans piper mot, il s'éloigna avec son bœuf.





## CHAPITRE 5

### **Poltronnerie**

#### 29. LE CADAVRE

L'histoire se passe dans un village où l'on avait l'habitude d'inhumer les morts seulement en plein jour. Chaque fois que quelqu'un mourait le soir, le cadavre était gardé toute la nuit dans la mosquée. Le matin, le griot, crieur public, arrivait, s'asseyait devant la mosquée et battait son tam-tam trois fois de suite. Les fidèles s'assemblaient pour aller à l'enterrement. C'est ainsi que l'on avait coutume de faire dans ce village.

Un jour, quelqu'un mourut à la tombée de la nuit. On porta donc le cadavre dans la mosquée. Pendant la nuit, un voleur s'aventura dans le village. Après avoir commis son larcin, il fut surpris par un violent orage et il se réfugia à l'intérieur de la mosquée. Le sommeil le prit et bientôt il s'endormit.

Au petit jour, le griot s'approcha de la mosquée et se mit à battre son tam-tam funèbre. A peine avait-il fini de frapper le troisième coup que le voleur bondit sur lui, croyant qu'on l'avait découvert. Pris de panique par ce corps à corps inattendu, le griot se

défendit tant bien que mal. Et finalement le voleur s'échappa, mais quelqu'un avait relâché ses intestins.

Lequel des deux lutteurs a pu manifester ainsi sa frayeur ?

(Raconté par Dame)

### 30. LE VANITEUX POLTRON

Il était une fois un homme qui avait rendu l'âme au crépuscule dans un village. Les gens se rassemblèrent, et, après la toilette funèbre, le cortège s'ébranla en direction du cimetière. La tombe avait été creusée depuis longtemps, mais le fossoyeur n'avait pas pris la précaution d'y poser des traverses de bois. Un jeune veau blanc, encore tout tendre, batifolant dans les parages, tomba dans la fosse, d'où il ne pouvait ressortir. Parmi les gens qui formaient le cortège, il y avait un vieux fanfaron qui aimait surtout se faire remarquer à l'occasion des cérémonies. Habillé d'un grand boubou blanc fortement empesé et repassé au point d'en être brillant, le vieux prit la tête du cortège dans un frou-frou qui ne manqua pas d'attirer l'attention de nombreux passants. Arrivé devant le cimetière, tout le monde se déchaussa, et c'est dans un concert de chants religieux que l'on s'avança vers la tombe, le vaniteux toujours en tête. Le bruit du boubou effraya si bien le veau que, dans un suprême effort, il réussit à sortir de la fosse. Pris de panique, le vieux s'enfuit, semant la débandade dans le cortège, qui abandonna le cadavre pour se disperser dans toutes les directions. A cause de l'obscurité, le veau ne pouvait que suivre l'homme au boubou lumineux et froufroutant qui criait en s'enfuyant :

— Ô ange Abdou N'Diambar<sup>1</sup>, pourquoi me

---

1. L'ange qui vient chercher les morts.

poursuis-tu ? Un ange ne doit pas chercher à nuire aux gens ! Cesse donc de me poursuivre !

Le petit veau continuait à cabrioler, emboîtant le pas au fuyard.

Arrivé au village, l'homme se rendit sous l'arbre à palabres et cria de nouveau :

— Quoi donc ! Est-ce possible qu'Abdou N'Diambar me poursuive ? De quoi suis-je coupable ? Sauvez-moi, mes amis ! Mais non, ne vous approchez pas, c'est un ange destructeur !

Tous les gens accouraient et chacun disait :

— Mais c'est un veau, un tout petit veau blanc !

— Non, vous dis-je, c'est un ange, c'est l'ange qui doit m'emporter !

On le fit entrer dans une chambre, mais là aussi, son délire le poursuivait, et il continua à vociférer au sujet de l'ange. Pendant ce temps, le cadavre gisait seul à côté de la fosse dans un cimetière complètement désert.

(Raconté par Amsata Dieye)

## 31. LE LAVEUR DE CADAVRES

Il y avait un homme qui ne travaillait pas et qui ne possédait rien. Un jour, il se leva, s'acheta un grand turban et se mit en route vers un village.

En arrivant, il trouva là un vieillard couché et bien malade. Les gens lui dirent :

— Visiteur, quel est donc ton métier ?

— Mon seul métier est de faire la toilette des morts. Je ne fais que laver des cadavres.

Il s'installa dans ce village et, trois jours après son arrivée, le vieillard mourut. On l'appelle et on lui dit :

— Puisque ton seul métier est de procéder à la toilette funèbre, voici du travail ; nous avons un cadavre. Dis-nous ton prix.

Il leur demanda 1 500 FCFA<sup>1</sup>. On lui prépara de l'eau et on construisit un abri sous lequel le défunt fut étendu. L'homme s'approcha, s'agenouilla devant son cadavre et resta longtemps pensif, car c'était la première fois qu'il voyait un cadavre humain de si près. C'est seulement l'appât du gain qui l'avait poussé à ce métier. Il resta là longtemps à examiner son cadavre, pensant à toutes sortes de choses et ne sachant que faire. Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit. Il se dit tout bas :

— Tout ce que j'ai à faire, c'est de rester debout sur ces jambes inertes et, d'un seul coup, je lui verserai toute l'eau de la bassine. Ensuite, je me retour-

---

1. 1 franc CFA = 0,02 FF.

nerai vers ces gens pour leur dire d'emporter la dépouille, puisque la toilette sera terminée.

Il s'arrête donc à cette dernière idée. Le voilà debout qui prend la bassine, mais à peine a-t-il fini d'arroser son cadavre que celui-ci se redresse d'un bond, le saisit par les oreilles et lui envoie un violent coup de tête. Notre homme prend alors ses jambes à son cou en poussant un cri lugubre et déchirant. Les gens se précipitent pour le secourir. Alors, solennellement, il leur déclare :

— Messieurs, sachez que, quand un cadavre crie, je suis incapable de lui faire sa toilette !

## 32. LES DEUX POLTRONS

Deux poltrons avaient été expulsés de leur village. Ils se rencontrèrent et marchèrent ensemble jusqu'au plus profond de la brousse. Là, ils décidèrent de fonder un foyer hors de la portée de Dieu. Ils y vécurent jusqu'à la veille de l'hivernage<sup>1</sup>. Ils décidèrent alors d'aller chercher des manches de houe. Pour cela, ils marchèrent longtemps et arrivèrent à l'ombre d'un *raat*<sup>2</sup>. L'un d'eux dit :

— Tu vas monter sur l'arbre pour surveiller la brousse pendant que je vais creuser pour trouver deux bonnes racines. Dès que tu apercevras quelqu'un, tu m'avertiras.

— D'accord, mais toi aussi, si jamais tu vois quelque chose, n'oublie pas de me faire signe.

Le guetteur grimpe sur l'arbre pendant que l'autre se met à creuser. Bientôt, il trouve deux belles racines bien droites et si longues qu'il ne peut s'empêcher de crier :

— Ah ! En voici deux, enfin !

A ces mots, le guetteur dégringole de son arbre et, prenant ses jambes à son cou, s'élance comme une flèche. L'autre, voyant son camarade détalier sur la piste, se débarrasse de sa pelle et lui emboîte le pas. Ils courent, ils courent à perdre haleine et, lorsqu'ils se croient sauvés, ils s'arrêtent. L'un d'eux demande :

— Qu'est-ce que tu as vu ?

---

1. Période de la saison des pluies, de juillet à octobre.

2. *Combretum glutinosum* : d'après Kobès, arbre à propriétés médicinales.

— Non, c'est à moi de te poser cette question, car j'ai pris la fuite dès que j'ai entendu ton avertissement !

— Mais non, je n'ai pas donné l'alerte ! J'étais juste en train de couper deux belles racines que j'avais déterrées. Je n'ai fait que pousser un soupir de joie.

— C'est justement ton soupir qui m'a fait peur.

— Et moi, j'ai pris la fuite dès que je t'ai vu t'élancer !

Lequel des deux est le plus poltron<sup>3</sup> ?

(Raconté par Khady Diouf)

---

3. D'après le public, c'est celui qui était sur l'arbre, car celui qui creusait n'a vu que ses deux racines.



### 33. COMMENT GUÉRIR LA PEUR

Il était une fois un homme qui marchait seul dans la brousse. Il marcha si longtemps qu'il fut tenaillé par la faim. Il s'arrêta dans un village. Là, on lui donna à manger, il se régala même copieusement et renonça à poursuivre sa route. Après avoir épousé une jeune femme du village, il y élut domicile et ne songea plus à repartir.

Un jour, après un bon repas, le vieux s'aventura dans la brousse, qui, malheureusement, était infestée de fauves, surtout de lions. Le vieux n'en savait rien. A peine s'était-il éloigné que le roi de la forêt surgit en poussant un long rugissement. Stupéfait, le vieux ne tarda pas à faire dans son pantalon tout en tremblant sur place. Le lion approcha, le vieux alors s'engouffra dans un buisson épineux. Le lion chercha, en vain ; il ne réussit pas à retrouver l'homme. Cependant, il resta aux aguets pendant une semaine, puis, dégoûté, s'en alla. Et le vieux resta seul dans son buisson, complètement abasourdi de son sort. Un chasseur vint à passer par là. L'homme entendit son pas et demanda :

- Qui va là ?
- C'est moi.
- Qui êtes-vous ?
- Je suis un chasseur à la recherche de gibier.
- Ami chasseur, veux-tu me porter secours pour me tirer d'ici ?
- Mais comment as-tu fait pour entrer là-dedans ?
- C'est une peur bleue qui m'y a conduit.

— Eh bien ! c'est une peur bleue qui t'en sortira bientôt !

— Et que vas-tu faire ?

— Tu le sauras le moment venu.

Et le chasseur commença à entasser de la paille sèche sur le buisson. Tout à coup, il mit le feu en plusieurs endroits du buisson. Pris de frayeur, le vieux s'élança et, d'un violent coup de tête dans les épines, se mit hors de danger.

Le chasseur l'accueillit avec un large sourire. Ils s'embrassèrent et se lièrent d'amitié.

(Raconté par Amsata Dieye)

### 34. LE POLTRON ET SON AMI

Il était une fois un homme qui était si poltron qu'on en parlait de pays en pays. Il alla un jour chez sa fiancée, se coucha avec elle dans la case et la conversation s'engagea. Tout à coup, un chat se mit à gratter à la porte. Le poltron se leva et saisit son coupe-coupe, tremblant de peur. Juste à ce moment, la jeune fille, qui était sortie pour un petit besoin urgent, revenait dans la chambre. Mais à peine avait-elle ouvert la porte que le coupe-coupe lui trancha la tête ; l'homme crut avoir affaire à un ennemi. Il se recoucha tranquillement et attendit. Son ami vint lui dire :

— Tu n'as pas l'air de comprendre la gravité de ce que tu viens de faire. C'est ta fiancée que tu viens de tuer !

Stupéfait, le poltron se prit le menton et resta bouche bée. Un moment après, un charognard, passant par-dessus le toit, fit irruption dans la chambre en disant :

— Ne t'effraye pas, mon cher ami, si tu consens à me donner un de tes testicules tout de suite, je ressuscite ta fiancée.

L'homme réfléchit un moment, puis, saisissant son ami par le pantalon, lui cria :

— Prête-moi un de tes testicules, je te le rendrai à la maison !

— C'est dommage, je n'en ai apporté aucun aujourd'hui ! lui répondit l'autre.

### 35. LES LIMITES DE L'AMITIÉ<sup>1</sup>

Il était une fois un homme qui n'avait qu'un ami au monde. L'ami s'appelait Mor, et les deux hommes vivaient en parfaite communion de pensée et de cœur. Un matin, à la surprise générale, la mort vint faucher Mor.

— Que vais-je devenir ici-bas, puisque mon ami est mort ? Je ne saurais lui survivre. Je vais mourir, car ma vie désormais est tout à fait inutile. Fossoyeurs, je vous en prie, quand vous serez au cimetière, creusez deux tombes contiguës — mon amitié pour Mor ne peut s'interrompre ici-bas.

Les gens lui dirent :

— Insensé ! Que dis-tu ? Prie plutôt pour le repos de l'âme de ton ami et attends ton tour ! Sache que la mort n'épargne personne sur terre !

— Je dispose de ma vie comme je l'entends. Faites ce que je vous dis et creusez-moi une tombe auprès de celle de mon ami.

Un des fossoyeurs s'écria alors :

— Mais pourquoi faire tant d'histoires ? Je lui ferai une fosse attenante à celle de son ami.

On saisit donc la dépouille de Mor et on la plaça sous un abri pour faire la toilette funèbre. L'homme vint s'étendre aux côtés de son ami et demanda à être lavé lui aussi. Les gens refusèrent, mais il insista tant et si bien qu'il finit par obtenir ce qu'il voulait. Le

---

1. A rapprocher du thème de la pièce de l'auteur sénégalais contemporain Birago Diop, *L'os de Mor Lam*.

cadavre fut enveloppé dans son linceul et déposé devant la mosquée pour la prière. L'homme s'enveloppa de même et se coucha sur la bière de Mor pour attendre la prière.

— Eh bien ! dirent les gens, on les ensevelira en même temps. Cet homme est bien décidé à quitter le monde après la disparition de son ami.

Ainsi fut fait. On enterra Mor et, à côté de lui, on enterra son ami. Les gens revinrent à la maison et on commença la distribution des biscuits et des dattes, comme c'est l'habitude après l'inhumation d'un musulman.

Tout à coup, l'homme dans la tombe entendit un bruit lugubre qui fendait la terre en direction de Mor. C'était l'ange interrogateur qui arrivait. L'ami fidèle rassembla ses forces et, d'un bond, fendit la tombe et dévala tout nu vers la maison. Il s'écroula lourdement dans la cour et poussa un énorme soupir.

Tout le monde accourut et chacun demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Gens d'ici-bas, écoutez-moi : ce que Mor va subir dans un moment, il ne le racontera à personne, j'en suis sûr !



## DEUXIÈME PARTIE

### **L'exploit**





## CHAPITRE 6

### **Jalousie et séduction sexuelle**

#### 36. L'ÂNE ET LES FEMMES AU PUIT

Les femmes s'étaient rassemblées au puits pour la corvée d'eau quotidienne. Le puits était profond, et la conversation allait bon train. Les seaux sortaient pleins d'eau, se déversaient dans les canaris, puis repartaient au fond dans le grincement assourdissant des poulies.

Tout à coup, on entendit deux ânes se mettre à braire : un gros âne poursuivait une ânesse pour la monter. Juste à la hauteur du puits, l'âne rattrapa sa femelle et, déployant son pénis, l'enfonça dans le vagin de l'ânesse sous le regard intéressé des femmes, qui, oubliant qu'elles puisaient, laissèrent tomber les seaux au fond du puits et commencèrent à battre des mains en chantant :

— Oui, pour être homme, il faut être âne ; c'est bien l'âne qui est un véritable homme...

### 37. LE TAALIBÉ<sup>1</sup> ET LA VIEILLE FEMME

Il était une vieille femme, si vieille que, pour se lever, elle devait prendre appui petit à petit depuis ses orteils jusqu'à ses cuisses ; c'était une femme vraiment ratatinée.

Un soir, au crépuscule, elle voulut faire sa prière. Après de multiples efforts, elle parvint à se lever et se mit sur sa natte, la face tournée vers l'est. Elle avait autour des reins un vieux pagne en bandes de coton, un de ces pagnes rapiécés en cent endroits. Il laissait paraître un gros trou placé juste au niveau de la commissure inférieure des fesses. La vieille commença sa prière. Derrière elle, venait d'arriver un *taalibé* qui cherchait l'aumône. Ce *taalibé* était si effronté et intrépide qu'il n'avait pas d'égal. Après avoir récité la *fatya*, la vieille se tint les genoux et dit :

— *Alla hou akbar*<sup>2</sup>.

La fenêtre du pagne découvrit alors, dans son entier, le sexe de la vieille femme. Le *taalibé* posa sa calebasse, empoigna son pénis et dit par trois fois :

— *Tam raca dia !* en pénétrant profondément la vieille et la prenant par les jambes,

— *Sakadiou ! Sakadiou ! Sakadiou !* il lui envoya trois coups de reins avant de se retirer rapidement pour se cacher. La vieille se retourna et dit :

---

1. Disciple d'un marabout.

2. Formule de prière musulmane.

— Ehèm ! Ehèm, quel est donc ce voyou qui s'enfuit alors que personne ne l'a chassé ! Je dis encore : Allah ! Allah ! Allah ! pourvu seulement que tu viennes recommencer ton aumône !

C'est à cet endroit-là que le conte s'en est allé dans la mer, le premier nez qui le flairera ira au paradis.

## 38. LE FAUX MARABOUT

Il était une fois un marabout qui prétendait fuir la compagnie des femmes. Il alla s'installer à l'écart du village, sous un tamarinier touffu. Il étendit sa peau de prière, ouvrit son Coran et commença ses lectures.

Une jeune femme, ayant eu connaissance de son attitude, se mit sur son trente et un — poudre, parfum, rien ne manquait — et alla trouver le marabout :

— Hé ! lecteur, je demande le chemin qui mène à Missirah ! dit-elle.

Le marabout la regarda furtivement et, tout en continuant sa lecture, lui dit :

— Houn ! houn ! va plus loin... On te montrera le chemin qui mène à Missirah.

La jeune femme s'éloigna un peu et revint, encore plus belle, laissant dépasser un peu le pagne blanc qu'elle portait autour des reins.

— *Sérigne*<sup>1</sup>, dit-elle, quel chemin mène donc à Missirah ?

Le marabout leva les yeux, la considéra un instant et dit :

— Pour le chemin de Missirah... rah... tu peux attendre un peu... je vais te le montrer...

Et soudain, oubliant le Coran qu'il avait entre les mains, le marabout se leva et bondit sur la femme,

---

1. Titre donné aux marabouts.

tel l'épervier sur le poussin. Puis, la possédant sans plus attendre, il déclara :

— Ma bonne femme, voici le chemin qui mène à Missirah...

(Raconté par M'Baye Dieye)

### 39. LE PETIT CHIEN

Il était une belle fille que tous les jeunes gens aimaient, mais que personne ne pouvait fréquenter à cause de la jalousie de son père. Un jeune homme la vit et dit à ses camarades :

— Je ferai tout pour engrosser cette belle fille.

— Comment y arriveras-tu ?

— Laissez-moi faire et observez seulement.

Il se transforma en petit chien et alla se mettre à l'ombre d'un petit arbuste dans un champ. La fille passa par là pour ramasser des arachides et aperçut bientôt le chien, qu'elle prit dans ses bras pour l'emmener à la maison. En arrivant, elle dit à ses parents.

— Maman ! J'ai ramené un chiot ! Papa ! J'ai ramassé un chiot !

— Eh bien, tu peux l'élever, lui répondirent-ils.

Elle le plaça dans un abri et commença à s'intéresser à lui. A l'heure du repas, elle prit un tesson de canari et mit sa part de nourriture ; le chiot se mit à chanter :

— *Coumba n'gone ya rafete coumba n'gone douma leck thie gale coumba n'gone* (« Maîtresse, ma bien jolie maîtresse, je regrette, car je ne mange pas dans un tesson de canari »).

La fille répondit :

— Maman, écoute bien, papa, écoutez bien ce que mon chiot vient de dire ! Dans son chant, il vient de déclarer qu'il ne mangeait pas dans un tesson de canari !

La maman lui dit alors :

— Mets lui son repas dans cette petite assiette, cela n'a pas d'importance.

La fille lui présenta son repas dans une assiette bien propre. Au repas du soir, le chiot chanta encore, et la mère ordonna que le repas lui fût servi dans une assiette propre. La fille obéit une fois de plus. Quand vint l'heure du coucher, le petit entonna encore son air pour dire qu'il ne se mettrait pas dans un coin de la chambre. La fille, avec le consentement de sa mère, le mit sur un petit lit dans sa chambre. Mais, une fois de plus, le petit air du chiot se fit entendre pour dire qu'il n'avait pas l'habitude de coucher seul. Alors la mère dit encore :

— Oui, tu peux le mettre derrière toi, ce n'est qu'un petit chiot.

Couché derrière la fille, dans le même lit, le chiot entonna son refrain, déclarant qu'il lui était impossible de se coucher sans caresser.

— Bon, laisse-le te caresser, d'ailleurs, je m'étonne de ce chien qui parle, répliqua la mère.

Le chiot se mit à caresser la fille partout. Il s'arrêta longuement sur le bas-ventre, puis il chanta son refrain pour dire qu'il avait l'habitude de goûter à tout ce qu'il touchait. La jolie fille avertit encore ses parents, et la mère s'empessa de lui répondre :

— Tu peux le laisser goûter à tout ce qu'il veut, car je me demande bien ce qu'un chiot peut faire !

L'animal se mit aussitôt sur la fille et ne la quitta que le matin. Bientôt, la grossesse fut constatée et le chiot disparut.

(Raconté par Aminata Sall)

## 40. LA VEUVE PEUL

Il était une fois une jeune femme peul dont le mari était mort, lui laissant en héritage d'immenses troupeaux de bœufs. Elle décida de ne pas se remarier pour rester fidèle à son époux. Un jeune homme peul, en ayant eu connaissance, décida d'entreprendre la conquête de cette femme exceptionnelle. Il chercha à savoir par où elle passait pour aller vendre son lait et, bientôt, il apprit son trajet. Un matin, il alla s'allonger au milieu du chemin en dressant haut son sexe luisant. La jeune femme passa et le remarqua. Elle s'arrêta à côté de lui et, les yeux fixés sur le sexe dressé, lui dit :

— Eh ! Sampeul ! Que fais-tu là, dans cette position ? Veux-tu qu'on te mette quelque chose dessus ?

Elle s'agenouilla, prit un peu de beurre, en frotta entièrement le sexe de Sampeul et s'en alla. Le lendemain, le jeune homme revint au même endroit, se coucha dans la même position, le sexe toujours dressé et bien luisant.

A l'heure habituelle, la jeune femme repassa et, brusquement, s'arrêta en soupirant :

— C'est encore toi, Sampeul, qui es là dans cette position ! Ne pourrais-tu pas te lever, me prendre par les jambes, me soulever jusqu'en haut et me laisser tomber et faire sur moi un aller et retour, puis un autre va-et-vient ? *Walaye* ! Si tu le fais, à chaque va-et-vient, tu auras une de mes vaches.

Le jeune homme ne se fit pas prier et, terrassant la jeune femme, commença ses allers et retours,



acquérant à chaque fois une vache. C'est ainsi qu'il accapara tout le troupeau de la jeune femme, qu'il finit par épouser.

(Raconté par M'Beye Guye)

## 41. L'HOMME TRÈS JALOUX

Il était une fois un homme dont la jalousie était si grande qu'on en parlait dans tout le pays. Pendant l'hivernage, il cultivait seul sur ses champs, car il ne voulait jamais prendre de *sourga*<sup>1</sup> par crainte de voir chez lui un autre homme que lui-même.

L'ayant appris, un jeune homme très effronté décida de jouer un vilain tour au vieux jaloux.

— Eh bien, moi, j'irai passer la saison chez le vieux, dit-il à ses camarades.

— Si tu y arrives, tu seras vraiment un héros.

— Laissez-moi faire !

Il commence par couper son sexe, qu'il se plante sur la nuque, prend ses outils, et le voilà en route pour le village.

En arrivant, il fait les salutations d'usage et dit :

— Père, je suis à la recherche d'un patron qui pourrait utiliser mes services pendant l'hivernage.

— Comment te nommes-tu ?

— Samba-sans-sexe.

— Se peut-il que tu t'appelles Samba-sans-sexe ?

— Oui, c'est ainsi que je me nomme, car effectivement je suis sans sexe. D'ailleurs, si tu as des doutes, je te permets de vérifier avant de m'engager.

— Puisque tu y consens, je préfère vérifier.

Ils allèrent ensemble dans un petit réduit, et, là,

---

1. Le *sourga* travaille le matin pour son patron et l'après-midi pour lui-même sur un champ alloué par celui-ci. Il dispose du vendredi en entier.

le vieux soumit son hôte à une véritable visite médicale. N'ayant rien trouvé, il se frotta les mains et dit :

— Bon, je pourrai te garder et nous pourrons travailler ensemble.

Il lui donna un grand *lougan*<sup>2</sup> que le jeune homme s'empressa de défricher. Dès les premières pluies, il reçut ses semences et le travail commença. La porte d'entrée de la maison du vieux était barrée par un énorme pieu à deux branches que seuls les hommes pouvaient franchir facilement. Les femmes, elles, devaient être aidées.

Un jour, le vieux se leva au premier chant du coq pour aller aux champs. Mais, avant de partir, il réveilla Samba-sans-sexe et lui dit d'attendre le réveil des femmes pour les aider à franchir la porte. Samba s'exécuta et, quand les femmes furent levées, il prit la première et, la plaçant à califourchon sur sa nuque, il lui enfonça son sexe où il fallait. Elle sursauta et se mit à chanter :

— Père m'a toujours portée ainsi, et jamais je n'ai senti pareille chose, mère également, grand-père également, jamais je n'ai goûté pareille chose.

Le jeune homme lui dit alors :

— Arrange bien tes jambes, sinon je te laisse tomber.

Ce fut ensuite le tour de la deuxième femme, puis de la troisième et de la quatrième. Toutes entonnèrent le même refrain avant de franchir le pieu. Il ne resta plus que la vieille mère du patron. Le bandit s'approcha d'elle et lui dit :

— Grand-mère, mieux vaut que je te prenne sur mon dos ou par les mains.

---

2. Champ.

— Non ! Tu me feras franchir la barrière exactement de la même façon qu'aux autres : sur la nuque !

Le jeune homme n'insista pas et, se saisissant de la vieille, il la place à califourchon sur sa nuque. Le sexe, droit comme un I, traverse le pagne et va se loger au bon endroit. La vieille, à son tour, entonne le refrain de ses compagnes. Peu après, le groupe arriva au champ où le vieux était à pied d'œuvre depuis fort longtemps. Mais la vieille maman n'avait pas eu assez de ce que le jeune homme lui avait fait goûter, elle s'approcha de son fils et lui dit :

— J'ai oublié une partie de mes semences chez moi, je voudrais que Samba-sans-sexe m'accompagne pour m'aider à franchir la barrière.

— Mère, nous sommes en plein travail, Samba ne peut pas bouger d'ici.

— Fils maudit ! tu as l'habitude de me contrarier, mais cette fois-ci je tiens bon, il faut que tu accèdes à mon désir ! Tu laisseras Samba m'accompagner, car je dois aller chercher mes graines de pois d'*angol*<sup>3</sup>, et je ne puis aller sans lui, puisque je ne peux franchir seule le pieu fourchu de la porte d'entrée.

Samba continua ainsi sa vie avec les femmes et les filles du vieux pendant tout l'hivernage. A la fin de la saison, chacune des femmes était enceinte. Le vieux les rassembla et leur dit :

— Une chose par-dessus tout m'étonne, et vous me devez des explications. Dans la maison, je vis seul avec Samba-sans-sexe, je ne puis comprendre pourquoi et comment vous êtes tombées enceintes. Dites-moi qui vous a engrossées ?

— En vérité, nous sommes toutes engrossées par

---

3. *Cayanus cayan*.

ton domestique Samba. Il prétend ne pas avoir de sexe, mais son pénis bien solide est planté sur sa nuque, et, tous les matins, il entre en rapport avec chacune d'entre nous au moment où il nous aide à franchir le pieu fourchu de l'entrée. C'est lui qui nous a toutes mises enceintes, car c'est un homme, un vrai !

C'est depuis cette époque que les hommes ont visiblement cessé d'être jaloux<sup>4</sup>.

---

4. A rapprocher du conte n° 70, « La précaution inutile », du recueil de F.V. Équilbecq.

## 42. LE VIEUX JALOUX

Il était une fois un père de famille dont la jalousie sortait de l'ordinaire. Il était si jaloux qu'il refusait de manger de la friture, si jaloux qu'il ne pouvait vivre avec personne. Il se retira et alla s'établir loin du village. Il installa sa forge et commença son travail. Un gars ingénieux et voyou comme pas un l'apprit et décida d'aller perturber la vie de ce grand malade. Non loin du village, il commença à creuser un long tunnel fermé qui aboutissait dans la demeure du jaloux et s'y ouvrait par un petit orifice juste assez large pour laisser passer son sexe. Il le ferma par une feuille d'arbre et s'en alla. Un jour, il attacha son sexe avec une ficelle et le tira entre ses fesses pour le fixer à ses reins. Il alla ensuite chez le vieux et lui dit :

— Je suis un *navétane*<sup>1</sup> venu de loin et je cherche un patron.

— Hé, moi, je ne prends pas de *sourga*, jeune homme !

— Hé, mon pauvre vieux, tu dis bien « homme », pour ma part, Dieu seul sait comment je suis fait ! D'ailleurs, si tu veux vérifier, je peux bien te permettre de tâter et, si tu n'es pas convaincu, je te montrerai.

L'entretien se déroulait au crépuscule, et le vieux,

---

1. Un *navétane* (de *navet*, hivernage) est une espèce de semi-métayer qui vient travailler uniquement pendant la période des cultures. Le matin, il travaille sur les champs de son patron et l'après-midi sur ceux que ce dernier lui a prêtés. Il dispose bien entendu de tout le vendredi.

mis en confiance, lui demanda de s'approcher ; le gars s'offrit aux doigts de son hôte, qui ne balayèrent qu'une surface toute lisse.

— Houm ! Houm ! Je crois que je pourrai te donner asile.

Il appela son fils :

— Va ouvrir une chambre, nettoie-la et fais-y entrer cet étranger. Nous pourrions cohabiter.

Notre bonhomme s'installa et commença à se familiariser avec la famille. Elle était composée du vieux, de sa mère et de six demoiselles plus ou moins potelées. Un jour, le père lui demanda de porter ses enfants à califourchon. Le gars s'empessa d'allonger son sexe jusqu'à sa nuque et il fit monter la première des sœurs. Il la pénétra profondément. La fille croisa les jambes et dit :

— Ha ! La bonne façon de me porter ! Mon père m'a toujours portée, ma mère aussi... jamais je...

L'homme remua les épaules de bas en haut et dit :

— Belle enfant, écarte donc tes jambes, sinon tu risques de tomber.

Il continua ainsi jusqu'à ce que la fille fût enceinte. Il en prit une autre, puis encore une autre. Il fit ainsi le tour des filles et les engrossa toutes. Il vint alors chez lui et déclara triomphalement :

— J'ai engrossé toutes les filles du vieux jaloux, maintenant je vais essayer d'avoir la vieille femme.

Il entra alors dans le tunnel qu'il avait creusé et rampa jusqu'à l'orifice. Il y passa son *Mor Counta*<sup>2</sup> et le tint droit, dressé vers le haut. Le forgeron cria :

— Maman, viens donc actionner mes soufflets !

La vieille arriva dans la forge et remarqua un petit

---

2. Nom de plaisanterie donné au pénis.

piquet à tête rouge dressé bien droit. Elle le considéra longuement et alla s'y asseoir.

— Non, ne t'assois pas par terre, maman, viens te mettre ici ! dit le forgeron.

— Ne t'inquiète pas mon fils, ma peau est sèche et dure ; laisse-moi me mettre à terre, je pourrai mieux tirer les soufflets.

Elle écarta légèrement les jambes et s'enfila carrément le *Mor Counta*. Elle commença à se tordre en suivant les rythmes du soufflet et en chantant.

Bientôt, ses mouvements de hanche furent si rapides que le *Mor Counta* sortit de sa loge. La vieille parut visiblement préoccupée et chercha très adroitement à se replacer en entonnant un nouvel air :

— Tu ne m'atteins plus, oh ! Momar Thiam, tu ne m'atteins plus !

Le vieux s'aperçut de son manège et comprit. Il lui dit alors :

— Mais maman, qu'as-tu donc et que fais-tu ainsi ?

— Rien, mon fils, je me rappelle seulement nos airs de jeunesse, ceux que nous chantions dans notre enfance. Ce n'est rien.

Et elle continua de chanter. Le voyou se retira et partit. La vieille revint dans la forge et chercha vainement le sexe. Elle finit par dire :

— Ici vivait une petite souris que j'ai envie de rechercher. Je vais creuser.

Elle commence à creuser et, bientôt, elle aperçoit au fond du trou le petit bout rougâtre de tout à l'heure. Les filles également le voient, et chacune veut aussi creuser. La vieille refuse et dit :

— Non ! laissez-moi achever, je sais autant que vous ce que je fais !

Elle continue et, bientôt, saisit le sexe, qu'elle tire



fortement. Toutes les filles crient en chœur :

— Grand-mère, donne-le, donne-le, donne-le !

Rompant le silence, la vieille dit :

— Je ne le donnerai à aucune d'entre vous !

Mettez-vous en ligne et je vais vous le faire goûter !

Les jeunes filles se mirent en rang et la vieille, entonnant un air, chanta longtemps ; puis, dans un tumulte général, elle se mit le sexe dans le vagin en disant :

— *Khou ! Khou ! Khou !*



## CHAPITRE 7

### **L'extraordinaire**

#### **43. SAMBA-DE-LA-VALLÉE, SAMBA-DE-LA-MONTAGNE ET SADINGHALE**

Il était une fois Samba-de-la-vallée, Samba-de-la-montagne et Sadinghale. Tous trois étaient chasseurs, et chacun d'eux avait un chien. Il partirent un jour séparément à la chasse. Samba-de-la-vallée s'en alla avec son chien et chassa toute la journée. La brousse était giboyeuse, et ce fut un succès. Vers le soir, il s'arrêta sous un baobab si énorme qu'une semaine de marche ne suffisait pas pour en faire le tour. Il s'assit et commença à préparer le repas. Mais ce qu'il ignorait, c'est que ce baobab était la demeure du diable et de son chien.

Le chien du diable parvint à atteindre la marmite et, aussitôt, il fut malmené par le chasseur.

— Qui a donc frappé mon chien ? cria le diable.

— C'est moi qui l'ai frappé, répondit le chasseur.

Aussitôt la lutte s'engagea. Finalement, le diable terrassa le chasseur et l'attacha par les poils du sexe à une branche du baobab.

Samba-de-la-montagne, quant à lui, passa la journée à chasser. Vers le soir, il arriva au baobab et dit :

— Ah ! Quel bel arbre, et quel feuillage pour un baobab !

Il s'installa et commença à faire cuire une partie de son gibier. Bientôt, le chien sortit et toucha à la marmite. Le chasseur le bouscula. Aussitôt, le diable sortit et la lutte s'engagea sur-le-champ. Ils luttèrent jusqu'à ce que le diable prenne le chasseur par les poils du sexe et l'attache à une branche du baobab.

Il ne restait plus que Sadinghale, qui dit :

— Bon, attendons demain.

Le lendemain, il alla chasser et resta en brousse jusqu'au soir. Il tua trente éléphants. Il en porta quinze sur la tête, et les quinze autres, il se les attacha autour des reins et prit le chemin du retour. Il arriva sous le baobab, mais les quinze éléphants qu'il avait autour des reins avaient déjà été mangés par ses poux. Il posa donc les quinze autres et les mit dans une marmite pour préparer la cuisson. Au moment où il allait vider sa marmite, le chien sortit et vint la toucher. Cela déclencha la colère du chasseur, qui lui administra une bonne correction. Le diable ressortit, s'approcha, et la lutte s'engagea. La lutte fut difficile et dura toute la journée. Vers le soir, Sadinghale prit le diable et l'attacha par les poils du sexe à une haute branche. Il déracina le baobab et le saisit entre ses mains. Puis il alla trouver une vieille femme qui ramassait des graines, le buste penché. Il lui enfonça sa charge dans le derrière. La vieille eut un sursaut et dit :

— Mais qu'est-ce donc que cette fourmi qui me frôle le derrière ?

## 44. LE MANCHE DE HOUE MAGIQUE

Il était une fois un homme du genre de Mor Diaw. Chaque fois qu'il cultivait, au moment de la moisson, il n'avait rien. Pendant trois années successives, il ne put obtenir la moindre graine de son champ. Il s'en alla confier son malheur au marabout. Celui-ci lui dit :

— Bon, va défricher ton champ, et laisse-moi faire mes prières.

Le gars s'en alla donc défricher, sema ses graines, puis il revint au village :

— *Sérigne*, j'ai fait ce que tu m'as dit et j'ai même confié mes graines à la terre ; me voici de retour.

— Bien, maintenant va déterrer un manche de houe. Mais attention ! La première racine que tu découvriras, quelle que soit sa forme et sa laideur, il faudra la prendre et en faire un manche de houe.

Le bonhomme prit le chemin de la brousse et se trouva bientôt sous un grand *raat*.

Il commença à creuser et rencontra une grosse racine biscornue et bosselée un peu partout, une racine vraiment vilaine. Il se dit :

« Ce n'est quand même pas cette racine compliquée que je vais prendre ? Enfin, si, je la prendrai malgré tout, car le marabout m'a ordonné de couper la première racine trouvée. »

Il s'en saisit et retourne à la maison. Il redresse son manche, y met le fer, et le voilà qui va chez le marabout. Ce dernier lui dit :

— A présent, tu peux attendre la première pluie. Dès que tu auras fini de semer tes graines, mets-toi

dans ton champ avec ce manche et cultive avec confiance !

Le cultivateur suivit ces recommandations. A la première pluie, après avoir visité ses semis d'arachides, il va dans son champ de mil et prend la houe. *Seurr !* C'est la première poussée ! *Roussête*<sup>1</sup> ! C'est le retrait de la houe. Au premier effort : *Tartt !* il dégage un pet léger. *Roussête !* un gros pet s'envole. En même temps, ses testicules chantent :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année !

A chaque poussée et à chaque retrait de la houe, les pets se succèdent et le chant des testicules se fait entendre. *Tartt... Roussête... Toutt... Roussête toutt.* Le manche magique va et vient, et le refrain original et comique accompagne les mouvements du laboureur. La journée se déroule ainsi, de même le lendemain et le surlendemain. Un jour, il se chamaille avec sa femme. Elle lui dit :

— Tu vas voir, aujourd'hui je vais découvrir ta façon de cultiver ! Tu as l'habitude de me renvoyer chaque fois que tu empoignes cet horrible manche de houe. Aujourd'hui, ça va changer. Je ferai tout pour savoir comment tu cultives !

Auparavant, notre fameux cultivateur attendait le départ de sa femme pour se mettre au travail.

Ce jour-là, la femme arriva à pas de loup avec la calebasse de *laakh* en équilibre sur sa tête. S'étant approchée de son mari, elle s'arrête interloquée, l'oreille tendue :

— *Seurr !... Tartt !... Roussête !... Toutt !... Heureusement, le mil sera abondant cette année !*

---

1. Onomatopée désignant les pets.

La femme poussa un cri et dit :

— Comment, c'est comme ça que tu passes ton temps, toi ? Quelle drôle de manière tu as de cultiver !

Et elle faisait claquer ses mains. Le mari lui répond :

— Canaille ! Les bonnes femmes ont l'habitude d'aider leur mari quand elles arrivent au champ ! Prends le manche et essaie un peu !

Elle prend la houe et pousse : *Tartt !* un léger pet se dégage. Elle la retire... *Toutt !* on entend un gros pet. En même temps, son vagin chante :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année !

La femme se sauve en criant et en pleurant. Sa mère, l'ayant aperçue, saute sur son gendre pour lui reprocher violemment d'avoir porté la main sur sa fille. Le bonhomme se lève et lui dit :

— Calme-toi, belle-mère, je ne l'ai pas frappée, viens voir un peu comment elle m'aidait à cultiver.

La vieille prend le manche et commence : *Tartt ! Seurr !... Roussête !... Toutt !...* Elle jette la houe et crie en se sauvant. Furieux le père arrive :

— Ah ! il y a de l'abus, tu exagères, espèce d'impudent ! Quoi, non content de bastonner ta femme, tu oses battre sa mère ! Je vais te montrer de quel bois je me chauffe !

— Du calme, beau-père, je n'ai porté la main sur personne ! Elles ont seulement voulu m'aider. Puis je les ai vues crier et pleurer. Tu peux venir voir et essayer...

Le vieux prend le manche et pousse : *Seurr !... Tartt !... Roussête !... Toutt !...* et ses testicules de chanter :

— Heureusement, le mil sera abondant cette année !

Il s'arrête net, brise le manche en morceaux qu'il jette par terre.

Le gars se lève alors et prend le vieux par les jambes, le soulève très haut avant de le laisser tomber lourdement. A l'emplacement de la chute, il se forme aussitôt une grosse gerbe de mil. Il le soulève une autre fois et voilà une autre gerbe. Sept fois de suite, il obtient une grosse gerbe de mil. Se tournant vers sa femme, il lui dit :

— Est-ce suffisant ? Avons-nous assez de mil ?

Et la femme répond :

— Non ! Tu peux continuer, car abondance de biens ne nuit pas.



## 45. L'ÂNE DIFFICILE

Il était une fois un homme qui avait un âne si intraitable et si plein de défauts qu'il décida de le vendre pour s'en séparer. Il arriva dans un village et, après les salutations d'usage, proposa son âne. Un gars se présenta et dit :

— Quel bel âne ! Comme il est gros ! Comme il est grand ! Combien le vends-tu ?

— Je voudrais avoir...

A ces mots, l'âne bondit, renverse l'acheteur et d'un coup lui fauche les poils du sexe. L'homme se relève et dit :

— C'est donc à cause de ce défaut que tu veux te débarrasser de ton âne ?

— Mais pas du tout, puisque je ne lui ai jamais connu un tel défaut !

— En tout cas, si ce n'est pas son défaut, moi, je ne peux pas l'acheter. Je ne peux pas me décider pour un âne qui me fauche des poils alors que je n'en suis qu'aux pourparlers d'achat.

Le propriétaire de l'âne continua sa route et arriva bientôt dans une maison où ne vivait qu'une pauvre vieille femme. Il salua :

— *Salam alekum !*

— *Malekum salam !* lui répondit la vieille. Que désire ce parent étranger ?

— L'étranger désirerait vendre son âne.

La vieille se lève, se met près du bourricot, le tâte, l'examine et dit :

— J'ai bien entendu mon fils dire qu'il avait besoin

d'acheter un âne. S'il était là, je suis sûre qu'il marchanderait la bête !

— Oui, s'il m'avait rencontré, il aurait fait une bonne affaire.

— Comme je suis une femme, je ne sais rien de la qualité des bêtes, cependant, je constate que ton âne est grand et fort, donc il est sûrement bon.

A ces mots, l'âne bondit sur la vieille, la terrasse et lui fauche les poils du pubis. La maman s'enfuit avec son pagne.

Le gars continua sa route en se disant :

— Quel malheureux âne ! Avec un tel défaut, jamais je ne parviendrai à le placer ! Ah ! c'est vraiment navrant !

Il arriva dans une maison où vivaient un homme et sa mère. Après les avoir salués, il leur proposa son âne.

— Et combien veux-tu de cet âne ?

— Deux mille cinq cents francs.

— Il n'a pas de défauts ?

— Pas à ma connaissance.

— Est-ce qu'il ne mord pas ? Est-ce qu'il ne se cabre pas ?

— Non, il n'a jamais soulevé ses pattes de derrière et il ne mord pas non plus. Il est tout doux. Même un tout petit enfant peut le conduire.

Le jeune homme l'acheta et alla l'attacher dans la cour derrière la case de sa mère. Un moment après, l'âne se détacha et commença à cabrioler dans la cour. La vieille, assise devant sa porte, s'écrie :

— Hé ! Hé ! Venez attraper votre âne, le voilà qui court partout, venez l'attraper avant qu'il ne me blesse !

Le fils se lève et lui dit :

— Comment, maman, l'âne s'est déjà détaché, je viens à peine de le mettre au pieu !

Pendant ce temps, l'âne continuait à cabrioler un peu partout. Tout à coup, il fonce sur la vieille, la renverse et lui fauche les poils du pubis. La maman crie :

— Haro sur le baudet ! Il vient de m'arracher les poils du bas-ventre !

Tout le monde accourt, et chacun de dire :

— Ce maudit âne ne se nourrit que de poils ! Qu'il aille au diable !

## 46. LE PEUL ET LE SEXE<sup>1</sup>

Un Peul était propriétaire d'un grand troupeau de vaches. Chaque fois qu'il avait fini de traire, un sexe se pointait devant lui et criait :

— Peul, apporte le lait ici, je veux boire !

Saisi de peur, le berger se débarrassait de ses gourdes, non sans amertume, et le sexe vidait d'un trait tout le lait.

Un jour, le lion rencontra le berger et lui demanda pourquoi il ne pouvait plus avoir de lait et pourquoi il était si malheureux.

— Chaque fois que je finis de traire les vaches, un sexe tout nu se pointe pour m'enlever tout mon lait et il le boit entièrement.

— Comment ! Si tu ne peux réagir contre cela, donne-moi un bœuf et je me chargerai de te défendre contre ce malfaiteur !

Le Peul lui donna un bœuf, et, au moment de la traite, le fauve vint se mettre à côté de son protégé. Bientôt, le sexe, soutenu par des testicules, se présenta tout droit et exigea le lait. Le lion s'étira et rugit. Les crocs bien saillants, il se rua sur le sexe, décidé à l'anéantir. La lutte s'engagea et devint vite acharnée. A la fin, le roi de la forêt se retrouva étendu raide mort. Et, une fois de plus, le lait fut consommé.

Le lendemain, l'hyène, ayant rencontré le Peul, lui dit :

---

1. D'après le public wolof, ce conte est wolof et inconnu des Peul.

— Mais toi, berger, qui donc te prend tout le temps ton lait ?

Le berger lui raconta tout, et Bouki<sup>2</sup> s'empessa de déclarer :

— Tu es vraiment poltron, mon pauvre Peul ! Tu ne peux même pas venir à bout de ce sexe ! Tu me donneras un bœuf, et je te garantis que demain tu ne le reverras plus !

Le Peul une fois encore donna un bœuf et, le lendemain, Bouki arriva sur le lieu de traite.

Mais à peine le berger avait-il fini de remplir ses gourdes que le sexe se pointa encore pour réclamer le lait. L'hyène le regarda longuement, puis, se tournant vers son protégé :

— Peul, donne-lui ce qu'il demande ! Si j'étais à ta place, je n'aurais pas rouspété...

Le berger s'exécuta, et sa malheureuse vie continua ainsi jusqu'à ce qu'un jour le coq entendît parler de l'affaire.

— Peul, lui dit-il, si tu m'apportes du bon couscous et du lait pour me régaler, je t'aiderai à te débarrasser de ce maudit sexe pour qui tu es obligé de travailler.

— Coq impertinent, répliqua le berger, penses-tu pouvoir réussir là où le lion et l'hyène ont échoué ? Va donc, tu n'es qu'un petit prétentieux !

— Essaie seulement. Rien ne vaut l'expérience.

Le berger donna du lait et du couscous, et le coq, après s'être bien gavé, se plaça au côté du Peul, qui allait traire. Le sexe se présenta, et le coq engagea

---

2. Nom courant de l'hyène.

la bagarre. Au bout d'un moment, il avait réussi à faire disparaître son adversaire.

C'est depuis ce jour-là que les Peuls aiment et élèvent des poulets.

(Raconté par Khady Niang)

## 47. UNE FILLE INCOMPARABLE<sup>1</sup>

Il était une fois une fille dont le père possédait d'immenses troupeaux de bœufs. Les bœufs étaient si nombreux qu'on ne pouvait trouver d'endroit pour les faire paître. La nouvelle parvint au roi de l'Orient, au souverain de l'Occident, à celui du Nord et à celui du Sud. Chacun de ces puissants décida d'aller s'emparer des troupeaux. Le vieux avait un enfant, c'était une fille qui vivait à la maison. Il n'avait pas de garçon, mais seulement cette fille unique.

Un jour, le souverain de Djoloff<sup>2</sup> arriva et s'empara de toutes les bêtes. Vers le soir, comme de coutume, le vieux vint voir ses animaux. Il eut la désagréable surprise de n'en trouver aucun. En suivant leurs traces, il comprit aux empreintes des chevaux qu'une véritable armée était venue faire la razzia. Il retourna chez lui et fondit en larmes, le cœur plein d'amertume et de désespoir. Il pleura, pleura, tant et si bien que son visage enfla et devint une masse informe d'où les yeux avaient disparu. La fille s'approcha et lui dit :

— Mais, papa, qu'as-tu donc à pleurer ainsi ? Que se passe-t-il ?

Le père répondit d'une voix émue :

— Ma fille, je suis effondré. Tous mes bœufs ont été enlevés !

---

1. Dans le recueil de Ch. Monteil, il y a un conte (Samba-le-lâche) où il est question d'une femme amazone dont les prouesses sont semblables.

2. Région du nord du Sénégal où existèrent des royaumes puissants.

— Par qui ?

— Je ne saurais le dire, mais, en tout cas, les traces laissées par les chevaux montrent qu'il s'agit d'un homme puissant et soutenu par une forte armée. Tu sais que tous mes espoirs reposaient sur ces animaux, qui servaient à nous entretenir, ta mère, toi et moi-même. Or je n'ai personne qui puisse me venger, je n'ai pas de fils, je n'ai que toi, et tu es une fille. J'ai abandonné tout espoir et je vais mourir.

La fille lui répliqua :

— Père, ne te lamente pas autant, veux-tu me donner un cheval et me permettre de les poursuivre ?

— Non, ma fille, oublie à jamais cette idée. Perdre mes bœufs, mon cheval et toi-même, je ne pourrais jamais me résoudre à cela ! Laisse-moi me morfondre en regrets jusqu'à ma mort et ne songe jamais à te lancer dans une poursuite sans issue ! Je ne le permettrai jamais !

Après avoir insisté sans succès, la fille décida de ne pas obéir. Utilisant une porte dérobée, elle entra dans l'écurie, prit le cheval, puis elle pénétra dans la chambre, se saisit d'un fusil, d'une cartouchière chargée et d'une corne de poudre. Elle sella sa monture, l'enfourcha et disparut par derrière au galop de son étalon.

— *Maca bane mag diegui ab naig, sondiane may daral*<sup>3</sup>, tel était le chant que frappaient les sabots du cheval à travers la brousse.

Le cheval courut jusqu'au petit matin. L'amazone aperçut au loin le nuage de poussière soulevé par les bœufs en marche. Elle descendit de son coursier,

---

3. « Je saute la clôture d'épines, je traverse les jachères débroussaillées. »



souffla un peu, resserra les harnais et chargea son fusil, puis repartit au galop vers les pilleurs. Les pas du cheval recommencèrent leur chant jusqu'au moment où la fille arriva tout près des ennemis. Elle déploya alors le drapeau rouge qu'elle avait et les interpella. Tous se retournèrent, et le souverain dit :

— Cette fille qui cavale derrière nous avec son drapeau rouge n'a pas l'air de vouloir la paix, mais, quand elle sera là, je la réduirai en poussière et je la ferai disparaître comme un fétu de paille.

L'amazone arriva en trombe, traversa l'armée du Djoloff, puis se retourna pour leur faire face et dit au roi :

— Que je ne vous surprenne pas ! Vous êtes des hommes et je suis une femme, mais vous allez voir aujourd'hui que je suis une femme au pagne bien serré.

— Je connais ce genre de femme, on les nomme *n'diadiry*<sup>4</sup>, seulement tu verras qu'ici tes actions n'auront aucun pouvoir. Chez moi, le chat n'a jamais bu de lait !

A ces mots, la femme guerrière épaula son fusil et boum-boum ! la balle partit et chanta :

— *Faradia maradia bou thi benne dou desse*<sup>5</sup>.

Quand toute l'armée ennemie fut anéantie, elle se donna une petite tape sur la cuisse, et tout le troupeau la suivit jusqu'à la maison. De retour chez elle, la brave fille cria :

— Père, viens donc attacher les bœufs et voir les vaches que tu pourras traire !

— Ah ! ma fille, te moques-tu de moi ? Les bœufs,

---

4. Femme qui n'a peur de rien.

5. « Pan, pan, aucun de vous ne survivra ! »

je ne compte plus les revoir. Pourvu seulement que les ravisseurs ne reviennent pas !

Sur ces entrefaites, les vaches meuglèrent, et les bœufs et les veaux suivirent, toute l'atmosphère se remplit de cris. La mère sortit et dit :

— Pourtant, la demoiselle a tout à fait raison, les bêtes sont bien là !

D'un bond, le père se leva et, portant ses mains à son visage, il se frotta les yeux énergiquement, *riti... riti...* Huit biches et un petit faon en sortirent, et il les écarquilla pour voir ses troupeaux. Le vieux esquissa un sourire si large que tous les arbres se déracinèrent et tombèrent dans sa bouche.

Alors, il vint traire celles des vaches qui pouvaient l'être et laissa les autres. Le lendemain, le souverain du Nord vint s'emparer des troupeaux. Le père suivit les traces et comprit très vite qu'un malheur lui était encore arrivé. Il fut à nouveau en pleurs, heurtant les cailloux et tombant dans les buissons ; il marcha jusqu'à sa maison. Il trouva sa fille en train de préparer les condiments pour le repas du soir. En voyant son père dans ce piteux état, elle lui crie :

— Père, qu'y a-t-il encore et pourquoi pleures-tu ?

— Oh ! ma fille, les bœufs ont été à nouveau enlevés !

— Cesse tes pleurs, père ! Tes ennemis sauront que tu comptes sur un défenseur efficace...

Elle se leva, reprit ses armes et, enfourchant son cheval, s'élança dans la direction des ravisseurs. Les pas du cheval résonnèrent de leur chant d'espoir, et bientôt l'amazone se trouva à côté de l'armée ennemie. Elle déploya, comme de coutume, son drapeau rouge. Ils se retournèrent tous, et le roi déclara :

— Cette cavalière qui nous tend son drapeau rouge est une ennemie qui cherche la bagarre. Mais, atten-

tion, quand un combattant se fait surprendre, il ne mérite même pas la poignée de nourriture qu'il porte à sa bouche.

Un griot surenchérit en disant :

— Oui, Sire, lorsqu'un lutteur entend, une semaine durant, l'annonce de son combat, s'il est terrassé, il ne peut attribuer sa défaite à la surprise.

Ils prirent donc la décision de combattre. La fille prit encore son fusil et, d'un coup, elle déchargea les deux canons sur ses ennemis. La balle partit et, comme la première fois, elle toucha et étendit à terre tous les guerriers ennemis. Les bœufs reprirent le chemin du retour sous la direction de cette fille incomparable.

Ainsi donc, tous ces souverains furent éliminés. Celui de l'Occident, ayant appris l'anéantissement de tous ses collègues, se dit :

« Il paraît que ce vieil éleveur a une fille extraordinaire qui met en déroute toutes les armées qu'on lui oppose. Quant à moi, j'irai razzier cette famille très puissante. Mais auparavant, je ferai décapiter le père, la mère et la fille. Je prendrai les bœufs et je les emmènerai dans mon royaume sans autre forme de procès. »

Pendant la nuit, la fille vit en rêve ces projets machiavéliques. Le lendemain, elle conta tout à son père, dit à ses parents de désertir la maison et d'aller passer la journée dans les buissons, en pleine brousse.

— Ce perfide saura que je ne suis pas une femme qui peut être manipulée n'importe comment, ajouta-t-elle.

L'armée des pillards arrive donc et commence par fouiller la maison. Personne ! Ils furètent dans tous les coins : pas un souffle de vie. Le roi dit alors :

— Mais ces gens ont pris la fuite ; ils ont eu peur et sont partis en abandonnant leurs bœufs !

Les troupeaux furent repris et se mirent en route vers le royaume du ravisseur. La fille guerrière rejoignit son père et lui dit :

— Père, le souverain de l'Occident vient de s'emparer de toutes nos bêtes. Mais ne te fais pas de mauvais sang, car je ne suis pas une personne à me laisser faire. Avant le dîner, il saura qui je suis !

Elle entre aussitôt dans l'écurie, selle son cheval Maga Nelh<sup>6</sup> et part au galop armée de son fusil et de sa corne à poudre. A nouveau, jusqu'au soir, les sabots des chevaux résonnent de leur chant singulier.

Elle rattrapa les ravisseurs et les interpella. Tous se retournèrent et reçurent l'ordre d'attaquer sans attendre. Mais un gros bosquet barrait la piste à cet endroit. L'amazone le contourna comme une flèche, se cacha derrière, épaula et boum-boum ! la balle partit en sifflant, *faradia maradia bou thi benne dou dess*, jusqu'à ce que tous les guerriers soient exterminés. Ensuite, elle reprit ses troupeaux et se dirigea vers le village. Sur le chemin du retour, elle ressentit des douleurs, car elle était enceinte. Comprenant qu'elle était en travail, elle prit deux pagnes qu'elle serra fortement, l'un sous le bas-ventre, l'autre au niveau du cœur, et elle accéléra son allure. A la maison, elle descendit du cheval et demanda à sa mère de lui donner de l'eau. Elle but et aussitôt accoucha : c'était un garçon.

Le nourrisson poussa trois cris : *Ou hais ! Ou hais ! Ou hais !*

La mère accourut bien vite et félicita sa brave fille.

---

6. « Il est bon d'avoir un frère » ou « C'est un frère qui l'a donné ».

— Que Dieu te bénisse, ma fille ! Les services que tu as rendus à ton père sont inoubliables. Sois sûre qu'avec les prières de tes parents tu vivras toujours dans des flots de bonheur.

Au même moment, il y avait dans la maison une poule et son petit poussin. Chaque fois que cette poule grattait quelque part avec son poussin, il en sortait de l'or et de l'argent. Au moment où la mère de l'accouchée s'apprêtait à prendre le nouveau-né pour le baigner et lui couper le cordon ombilical, un aigle plongea sur le précieux poussin et l'emporta. Le poussin se débattait et poussait des cris :

— *Thipe ! Thipe ! Thipe !*

L'aigle volait toujours plus loin et couvrit bientôt une distance énorme.

Alors, brusquement, le bébé se leva, prit le fusil, épaula et tira. Le rapace, touché, tomba. Le poussin était délivré. La grand-mère lui dit :

— Oui, je savais bien qu'après ta naissance tu ferais parler de toi !

Le conteur demande alors à l'assistance laquelle de ces deux personnes (la mère ou son fils) a accompli la plus grande prouesse.

## 48. UN MENTEUR RENOMMÉ<sup>1</sup>

Il était une fois un homme fort réputé pour ses mensonges. Sa femme accoucha d'un garçon. Le père se mit à pleurer. On lui demanda pourquoi. Il déclara qu'il pleurait parce qu'il savait qu'il n'aurait jamais d'héritier capable d'incarner ses talents de menteur. L'enfant se leva et lui dit :

— Papa, ne t'en fais pas, tu viens d'avoir le digne héritier que tu attendais.

L'homme se rassura et éleva son enfant en lui apprenant tout ce qu'il savait en matière de mensonge. A la mort de son père, l'enfant prit le cheval que ce dernier avait laissé et se proposa d'aller le vendre au roi. Mais, auparavant, il prit trois perles d'or que sa mère avait gardées et les enfonça dans l'anus de son animal. Il arrive chez le roi et lui déclare que son cheval fait des crottes en or et qu'il le vend très cher. Le roi s'offre pour l'acheter.

— Tu me donneras, Sire, la moitié de tes biens, et, tant que le marché ne sera pas conclu, je garderai tout ce que l'animal pourra laisser tomber comme or.

— Nous sommes d'accord, répliqua le roi.

Il commença par faire creuser un grand trou pour recueillir les précieux excréments de son cheval. Celui-ci ne tarda pas à produire une perle d'or que l'enfant empocha sous le regard intéressé du roi. Une

---

1. Ce thème doit être très populaire. On le retrouve chez Monteil (« Le fils du voleur »), Zeltner (« Histoire de Koli ») et Équilbecq (« Le fils du maître voleur »).

deuxième perle sortit, puis une troisième acheva de convaincre le monarque, qui abandonna la moitié de ses biens au menteur. Il s'employa alors à nourrir son cheval, et, au bout d'une semaine, il envoya ses lieutenants voir la quantité d'or produite par l'animal. A leur arrivée, aucune trace d'or ; le trou était bourré de fumier ! Ils en rendirent compte au roi.

— Qu'on m'amène ce menteur ! Il paiera cher son forfait, car je lui ferai couper la tête !

On alla cueillir le menteur, qui, humblement, se présenta chez le roi en compagnie de sa femme.

— Qu'as-tu fait, fils de menteur ? Tu as osé tromper le roi, ta tête va tomber !

— Sire, que Votre Majesté ne s'empporte pas ! Me couper la tête ne servirait à rien, car j'ai sur moi une touffe qui bien vite me redonnerait la vie. Si vous ne me croyez pas, Sire, je fais égorger mon épouse et, devant vous, grâce au pouvoir magique de cette touffe, vous allez la voir ressusciter sans peine !

Il égorgea sa femme et puis la frôla trois fois avec la fameuse touffe, la femme éternua et, aussitôt, se releva. Elle portait au cou un sachet de sang que le mari avait percé et qui donnait l'impression que sa compagne était éborgnée.

Le roi émerveillé lui dit, le visage détendu :

— Vends-moi cette touffe !

— Je veux bien, Sire, à condition que Votre Majesté accepte de m'abandonner le reste de ses richesses.

Le roi accepta, et, aussitôt, l'échange fut fait ; le menteur s'éloigna avec ses biens et ses sujets. Le roi ne tarda pas à expérimenter sa nouvelle trouvaille en faisant sauter la tête de sa femme. Il essaya en vain

de la ranimer. Fou de rage, il demanda qu'on lui amène le menteur. Mais, comme il n'avait plus ni sujets, ni richesses, il fut déchu, et le menteur devint roi à sa place.

(Raconté par une femme)



## CHAPITRE 8

### Les trois phénomènes<sup>1</sup>

#### 49.

Il était une fois trois hommes. Le premier était si réputé dans l'art de donner des coups de pied qu'on l'expulsa de son village. L'habileté du second dépassait toute mesure, ce qui lui valut d'être aussi chassé. Quant au troisième, il était bien trop malin. Il se rencontrèrent et se lièrent d'amitié après s'être raconté les raisons de leur expulsion. Ils partirent ensemble et marchèrent pendant très longtemps à travers bois. Bientôt, la soif se fit sentir, mais ils ne purent trouver ni source, ni rivière. Ils s'arrêtèrent et se concertèrent.

— Eh bien ! Que chacun fasse preuve de ses talents, et nous verrons comment éviter de mourir de soif !

Le premier se leva et, sans attendre, donna un coup de pied si violent qu'il forait un puits du fond duquel on voyait scintiller une eau abondante. L'homme

---

1. Ce type de conte où trois héros rivalisent avec des moyens surhumains permet de développer de nombreuses connotations sexuelles. Il y a un conte similaire à ceux de cette série chez Monteil (« Les trois insatiables »), où les domaines de la prouesse sont l'amour des femmes, du mil et de la course à cheval.

habile inclina aussitôt ce puits, et chacun put se désaltérer avec plaisir. Au moment de partir, le malin réussit à enlever le puits, qu'il mit sur son épaule, pour, dit-il, ne plus connaître la détresse.

On demande pour lequel de ces trois hommes on doit avoir le plus d'admiration<sup>1</sup>.

---

1. Il semble que ce soit le premier héros qui emporte les suffrages du public.

Il était trois compagnons qui s'en allaient en voyage. Ils marchèrent pendant longtemps dans la brousse, loin de toute vie. La soif les prit, et ils ne purent trouver la moindre source :

— Qu'allons-nous donc faire ? dit l'un d'eux. Allons-nous mourir de soif ?

Le premier proposa :

— Je puis, par un coup de talon au sol, forer un puits.

— Quand tu l'auras fait, dit le second, je l'inclinerai pour permettre à tout le monde de se désaltérer.

Le troisième dit à son tour :

— Quand nous aurons fini d'étancher notre soif, je m'engagerai alors à porter le puits, et ainsi nous aurons toujours de l'eau avec nous.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'on demande lequel des trois a accompli la plus grande prouesse.

(Raconté par Rotti Sy)

Trois hommes avaient été expulsés de leur village respectif.

Le premier avait les yeux si rouges qu'il lui suffisait de regarder une case pour qu'elle prît feu aussitôt.

Le deuxième pouvait faire une mare d'urine chaque fois que l'envie lui en prenait.

Le troisième, quant à lui, avait un pénis si long qu'il pouvait le tendre sur plusieurs mètres.

Les trois hommes se rencontrèrent et décidèrent de vivre ensemble. Ils construisirent d'abord une belle case.

Dès qu'elle fut achevée, le premier y jeta un coup d'œil, ce qui eut pour effet de l'incendier.

Le second l'arrosa aussitôt et finit par noyer les ruines dans une mare immense.

Le troisième déploya son sexe qui leur servit de pont pour passer sur l'autre rive.

Lequel des trois phénomènes a le plus de mérite<sup>1</sup> ?

(Raconté par Aby Niang)

---

1. D'après le public, le héros serait ici le dernier personnage.

Trois jeunes gens s'étaient rencontrés dans un village. Le premier venait de M'Backé, le second de Diourbel, le dernier de Kaolack<sup>1</sup>. Ils se firent héberger ensemble et commencèrent à dormir dans une case. Ils dormirent ainsi jusqu'au milieu du jour, puis se réveillèrent et se posèrent mutuellement des questions :

— Compère, quel est donc le but de ton voyage ?

— Moi, j'ai les yeux si rouges qu'on m'a chassé de mon village.

— Et toi, camarade ?

— Moi, je pisse si abondamment que les habitants de mon village ont fini par me renvoyer.

Quant au troisième, il avait le sexe si long qu'il ne pouvait plus vivre dans son village.

— Nous pouvons donc partir ensemble, dirent-ils.

Ils marchèrent toute la journée. Vers le soir, ils se trouvèrent en présence d'un tourbillon formidable. Ils s'arrêtèrent, stupéfaits, ne sachant que faire. Après s'être concertés, ils décidèrent de faire chacun preuve de leurs talents. L'homme aux yeux rouges les écarquilla si bien que des gerbes de flammes en jaillirent et incendièrent la brousse, la transformant en un immense brasier, à l'étonnement de toute la contrée. Le pisseur s'accroupit et déversa des flots tels qu'une immense mer couvrit tous les environs. Il était désormais impossible de passer. C'était maintenant au tour

---

1. Villes du Sénégal.

de l'homme au sexe démesuré. Il défit son pantalon et en sortit un pénis si long et si gros qu'il en fit une sorte de collier dont il se para. Les deux autres montèrent dessus, et ainsi ils purent traverser la mer et continuer leur route.

Lequel de ces trois champions a accompli la plus grande prouesse ?

Trois hommes cheminaient de compagnie.

Le premier avait été chassé de son village à cause de son amour exagéré pour les femmes, le second en raison de son adresse incomparable dans le maniement des sabres, et le troisième à cause de sa gourmandise.

Ils marchèrent longtemps ensemble dans la forêt. Fatigués, ils s'arrêtèrent au pied d'un baobab dont le tronc était si énorme qu'on ne pouvait en faire le tour. Là, ils s'assirent pour se reposer. Au bout d'un moment, l'amoureux travailla en imagination et se mit en érection. Il alla planter son sexe dans un trou du tronc, et, sous l'effet de la pression, l'arbre bascula.

Le second saisit son sabre et ne manqua pas de réduire le baobab en menus morceaux, que le troisième s'empressa d'avaler entièrement.

Lequel de ces trois hommes a réalisé la plus grande prouesse ?

Il était une fois trois jeunes gens.

Le premier était tellement bagarreur qu'il ne pouvait vraiment plus rester dans son village, et il en était parti.

Le second était si gourmand qu'on lui fit quitter le village.

Le dernier avait un penchant exagéré pour les femmes.

Ils se rencontrèrent en pleine brousse, et chacun raconta le motif de son expulsion. Ils s'assirent à l'ombre d'un arbre. Vint à passer un vieux qui leur demanda à chacun ce qu'il désirait le plus. Le premier dit :

— Moi, j'aime trop me battre et c'est ce qui m'a valu d'être chassé de France.

L'autre déclara :

— Moi, je suis si gourmand qu'on m'a chassé de M'Backé.

Et le dernier dit :

— Moi, je suis tellement amoureux que j'ai été expulsé de Saint-Louis.

— Bon, dit le vieux, je me fais fort de donner à chacun de vous ce qu'il aime le plus, et cela jusqu'à l'excès.

Ils se mirent donc en marche vers le village. A environ cinq kilomètres, le vieux les fit attendre sous un baobab. Il arriva au village et fit battre le tam-tam :

— Que tous les hommes s'arment de fusils, de lances et de couteaux, que toutes les jeunes femmes se parent de la plus séduisante façon, et que l'on fasse



sortir de toutes les cuisines un plat plein de nourriture ! Venez tous, suivez-moi !

L'amoureux fut le premier à apercevoir le cortège à un kilomètre. Il soulève son pénis, le plante dans un baobab qu'il fait basculer.

Le bagarreur prend son sabre et d'un coup découpe le baobab en petits bouts.

Quand au gourmand, en un rien de temps, il avale tous les morceaux qui jonchent le sol.

Le roi se retourne vers eux et leur dit :

— Messieurs, regagnez vos villages, je ne pourrai vous satisfaire.

Il y avait une fois trois hommes.

Le premier était si friand de viande qu'on fut obligé de l'expulser de son village. Le second avait un penchant tellement exagéré pour les arachides qu'il fut impossible de le tolérer plus longtemps au village. Quant au dernier, son amour des femmes dépassait toute mesure : ce qui lui valut d'être chassé de chez lui.

Ils se rencontrèrent et contèrent chacun le motif de leur expulsion. Scellant leur amitié, ils décidèrent de ne plus se quitter. C'étaient tous des hommes. Ils marchèrent toute une journée avant d'entrer dans un village pour y passer la nuit. Le lendemain soir, à l'heure du coucher, ils allèrent trouver le chef du village pour lui demander asile :

— Mais pourquoi donc avez-vous été chassés de chez vous ? leur demanda le chef.

Et chacun de répondre :

— Moi, j'aime trop la viande, et les gens de mon village ne peuvent plus me supporter.

— Moi, mon penchant pour les arachides est tel que mes concitoyens m'ont expulsé.

— Quant à moi, dit le troisième, c'est à cause des femmes que j'ai été chassé de chez moi.

— Bon, dit le chef, je pourrai vous héberger. Restez avec moi et vous serez satisfaits.

Le lendemain, il fit battre le tam-tam et rassembla ses administrés :

— J'ai trois étrangers, et chacun d'eux m'a raconté le motif pour lequel il a été chassé de chez lui. Je

crois pouvoir leur donner satisfaction et je les héberge.

Pour le premier, je veux que chaque chef de carré fasse sortir la plus grosse de ses marmites, qu'on la remplisse de viande que l'on fera cuire pour mon hôte !

Pour le second, qu'on ouvre le grand hangar aux arachides et qu'on l'y enferme !

Quant au troisième, qu'on lui prépare une grande case, qu'on y installe dix couchettes avec sur chacune une jeune fille de dix-huit ans, forte et résistante !

Ainsi fut dit, ainsi fut fait et chacun des hôtes fut invité à montrer ses capacités.

Le lendemain, l'homme à la viande avait déjà fini de vider les dix marmites.

L'homme du hangar avait croqué toutes les graines.

Quant au troisième, chacune des demoiselles était en train de crier :

— Qu'on me donne une houe, je préfère aller passer la journée au champ !

Abasourdi, le chef du village poussa un cri si prolongé et si lugubre que les trois hôtes furent chassés, non sans amertume, parce qu'ils venaient de réveiller tous leurs appétits.

(Raconté par Dame Niang)

Ils étaient trois.

Le premier avait un goût exagéré pour les arachides.

Le deuxième aimait par-dessus tout le mil.

Quant au troisième, on l'avait expulsé à cause de son penchant pour les femmes.

Ils allèrent ensemble trouver le roi et lui contèrent le motif de leur expulsion. Le roi se proposa de les satisfaire.

L'amoureux fut placé dans un enclos rempli de jeunes femmes.

Le mangeur de mil fut enfermé dans un grand magasin.

Et, pour le troisième, on ouvrit les portes d'un grand entrepôt d'arachides.

Chacun passa la nuit dans l'endroit choisi pour lui.

Le lendemain, l'homme à femmes avait réussi à donner à chacune un bébé.

Chez l'homme du mil, on ne trouva plus que du son.

Et chez le troisième, on ne pouvait même plus trouver une coque d'arachide.

Lequel de ces trois personnages vous semble être le plus fameux<sup>1</sup> ?

(Raconté par M'Bene Niang)

---

1. D'après le public, ce serait l'homme aux femmes.

## TROISIÈME PARTIE

# **Rivalités et punitions**



## CHAPITRE 9

### Chez les animaux

#### 57. LE SINGE ET LE CHIEN

Le singe et le chien décidèrent un jour de cultiver un champ en commun. Ils défrichèrent un bon lopin de terre et, aux premières pluies, semèrent du mil. Ils se mirent à cultiver et à s'occuper si bien de leur champ qu'il promettait une belle récolte. Juste au moment où les épis commençaient à se former, le singe dit au chien :

— Compère, j'ai envie de prendre ma part et je veux la saccager !

Le chien lui donna une partie du champ, et le singe ne tarda pas à y détruire les plants. Le chien, lui, s'occupa de sa part et l'entretint jusqu'à la moisson. Le singe se présenta à nouveau et dit :

— Compère, je veux avoir ma part !

Le chien, encore une fois, s'exécuta, et le singe se donna à nouveau le malin plaisir de détruire ce qu'il avait reçu. Après la récolte, le chien mit son mil en gerbes et prépara ses greniers. Une fois de plus, le singe se présenta pour réclamer sa part. Le chien, sans dire un mot, la lui donna. Le singe la saccagea avec ravissement pendant que le chien mettait son mil dans des greniers, placés en lieu sûr. Pour la qua-

trième fois, le singe vint demander sa part. Le chien lui dit alors :

— Singe, j'estime maintenant que tu n'as plus aucune part à me réclamer. Lorsque les pieds de mil ont grandi, je t'ai donné ta part, que tu as saccagée. A la veille de la récolte, je t'ai encore donné ta part, et tu l'as encore saccagée. Une fois les gerbes formées, je t'en ai aussi donné une partie, que tu as vite fait de détruire. A présent, ne me réclame plus rien, car le reste m'appartient !

Le singe ne trouva rien d'autre à faire que de grimper sur le grenier pour commencer à le détruire. Le chien se mit à aboyer, et tous les chiens d'accourir autour du grenier. Le singe poussa alors un cri qui rassembla tous les quadrumanes de la région. Le plus gros d'entre eux, et sans doute le plus impertinent, sauta sur le grenier et, saisissant de ses deux mains les épis de mil, s'exclama :

— *Seukh né wessar*<sup>1</sup> !

Les chiens, alors, engagèrent la bataille, et le premier de la meute, prenant un singe en guise de bâton, fit s'enfuir tous les autres. Le gros singe, se voyant seul et cerné de tous côtés par des crocs menaçants, glissa rapidement jusqu'à terre et se sauva, poursuivi par un chien. Tout en courant, il cria :

— *Sibi ga thia Walo*<sup>2</sup> !

Arrivé au pied de cet arbre géant, bien vite il grimpa au sommet. Le chien, ne pouvant y monter, se coucha et attendit, les yeux mi-clos. Il resta si longtemps dans cette position que son flanc, qui touchait terre, fut attaqué par les termites. Le singe, croyant

---

1. « Je saccage le tout, n'en déplaie à quiconque ! »

2. « Au gros arbre du Walo ! » (Région du Sénégal.)



son ennemi mort, eut le courage de descendre. C'est justement ce qu'il ne fallait pas faire. A peine eut-il posé le pied à terre qu'il fut balayé comme un fétu de paille.

## 58. LE SINGE ET LE CHIEN

Le chien et le singe rivalisaient pour obtenir la main d'une fille qu'ils aimaient tous les deux. Quand le chien arrivait chez la bien-aimée, il demandait toujours des nouvelles du singe :

— Tante, disait-il, le singe n'est-il pas venu ici ?

— Si mon fils, il était là hier soir.

— Ah ! Je plains ce malheureux le jour où je le rencontrerai ici, il regrettera d'être venu au monde !

De son côté, le singe, à chacune de ses visites, ne manquait pas de dire :

— Tante, le chien continue-t-il à fréquenter ta fille ?

— Bien sûr, il vient d'ailleurs de nous quitter.

— Mon Dieu ! J'ai bien pitié de cet impudent, car, le jour où nous nous rencontrerons ici, ce jour-là, tante, tu verras que je suis digne d'être né !

— Est-ce sûr ?

— Naturellement, attendons la fin, et tu verras !

Un beau jour, la rencontre eut lieu. C'est le chien qui arriva le premier. On le fait entrer dans la chambre, et la conversation commence, allant du tout au rien. Mais, bientôt, on aperçut au loin la démarche déséquilibrée du singe. Le chien ne se fit pas prier pour aller se cacher sous le lit. Le singe arriva, et les salutations s'engagèrent. La journée se passa dans l'allégresse générale. Le soir, quand le singe voulut rentrer, sa belle-mère lui dit :

— Non, mon fils, nous n'avons pas profité assez de toi, aujourd'hui tu vas passer la nuit avec nous.

— Que le Ciel m'en soit témoin ! C'est bien là ce que je souhaitais le plus !

— Que veux-tu manger ce soir ?

— Tu me connais bien, mon plat préféré est le couscous au *bassi*<sup>1</sup>.

La vieille acheta donc trois kilos d'arachide et deux morceaux de poisson sec, prépara une sauce sans pareille et apporta le repas. Le singe mangea avec beaucoup d'appétit. Il prit le crachoir tout en se caressant le ventre. Au beau milieu de la conversation, le chien sortit de sa cachette et donna une tape sur l'épaule de son rival. Celui-ci, d'un bond sans égal, s'éleva et retomba lourdement devant son ennemi, les fesses toutes mouillées, et il n'avait pas encore tout fait ! Ils se regardèrent fixement, et le singe s'écria :

— Chien, te voilà, ah ! Tu vas voir aujourd'hui que je te suis supérieur, avec ta gueule rougeâtre hérissée de longs crocs et tes oreilles basses ! Tu crois me faire peur, mais tu sais bien que tu ne peux rien me faire, et je vais te le prouver tout de suite !

Pendant qu'il parlait, il glissait à reculons vers la porte pour s'enfuir.

Mais le chien restait vigilant et le surveillait de près. Tout à coup, hop ! le singe sauta du lit et tomba près de la porte. Le chien le saisit et l'envoya à terre d'un violent coup de tête. Ils s'empoignèrent, et le singe laissa tomber quelque chose. Il s'échappa et s'éloigna de quelques pas, quand l'animal aux crocs le retrouva et lui assena à nouveau un magistral coup de tête. Pour la seconde fois, il laissa tomber une

---

1. Espèce de mil.

crotte. Trois fois de suite, il se vida. Ils se séparèrent ainsi et s'en allèrent jusqu'au lendemain.

Le singe se présenta à la maison et déclara :

— Tante, as-tu assisté à la lutte hier soir ? C'était vraiment tumultueux !

— Je sais en tout cas que ma cour est remplie de crottes.

— Sans aucun doute, elles proviennent du chien, car il était vraiment fatigué !

— N'en parle pas, mon fils, car le chien n'est pas là.

— Je te l'affirme avec force !

— Je puis pourtant vous départager.

— Et comment ? Que vas-tu faire ?

— J'ai avec moi une poudre magique. Si je la verse dessus, l'auteur des crottes sentira immédiatement ses fesses le brûler et devenir aussi rouges que des braises.

— Très bien tante, allons mettre la poudre !

Ils arrivèrent au premier tas de crottes. La vieille se penchait pour verser la poudre, quand, soudainement, le singe lui tint la main en disant :

— Attention, tante, va doucement, quand on a de la famille, il ne faut pas s'empresser ! Tu vois, ici, quand je me suis battu avec le chien, la lutte était âpre, car on se terrassait mutuellement. Un moment, je me suis touché les fesses, qui étaient mouillées, et c'est alors que je me suis souvenu que je venais de me régaler de *bassi*. Je crois finalement que c'est moi ; allons voir l'autre...

Ils arrivèrent au deuxième tas, et la vieille prit une poignée de poudre, qu'elle s'appropriait à verser :

— Que tu es pressée, tante ! La précipitation n'a jamais provoqué que des regrets. Attends, là aussi, quand nous étions dans le feu de l'action, j'ai terrassé le chien, il a voulu se relever, et l'effort que

j'ai fourni m'a coûté, je crois, cet épanchement ;  
allons voir l'autre.

Ainsi, ils allèrent de tas en tas, et le singe avait  
toujours le même refrain. La vieille finit par lui crier :

— C'est de toi, piètre menteur, que viennent toutes ces crottes<sup>2</sup> !

---

2. Dans un conte du recueil de Ch. Monteil, il est également question d'une telle poudre (« Le lion, l'hyène et le lièvre »).

## 59. LES CHÈVRES ET L'HYÈNE

Des chèvres, un jour, avaient décidé d'élire domicile dans un endroit où la présence de Dieu ne se ferait pas sentir. Un jour, l'hyène vint à passer. On lui apprit l'existence d'un village où vivaient ces chèvres qui fuyaient la protection de Dieu. L'hyène décida d'aller leur rendre visite et emporta son tam-tam. Arrivée devant ses hôtes, elle salua et battit le tam-tam en chantant :

— *Bandi khole, bandi khole*<sup>1</sup>, c'est le diable qui vous a inspiré l'idée de vivre hors de la protection de Dieu.

Joignant le geste à la parole, elle se mit à danser et fit danser les chèvres. Puis elle en abattit une, qu'elle mit hors du cercle. Au bout d'un certain temps, elle leur dit :

— Maintenant il fait nuit, allons nous coucher, nous continuerons demain.

Quand les chèvres furent parties, l'hyène retourna sur les lieux de la danse pour dévorer celle qu'elle avait abattue. Le lendemain, ce fut la même chose. Tous les jours, l'hyène s'octroyait quelque victime. Bientôt, le troupeau diminua sensiblement, et les chèvres se concertèrent.

— Notre étranger a là un pouvoir magique, et son tam-tam est en train de nous décimer. Il est temps de trouver une solution si nous voulons sauver notre peuple ! Où donc sont N'Dame, Sosette, Gnonle

---

1. « Donne-lui à manger » (car il ne peut manger lui-même).

Bate ? Toutes sont disparues, et chacune d'entre nous risque de les rejoindre. Nous allons donc quitter ce lieu pour aller vivre ailleurs.

C'est depuis ce jour que les chèvres ont cessé de vivre à l'état sauvage pour se mettre sous la protection des hommes.

## 60. LA CHÈVRE ET SES PETITS

Il était une fois une chèvre qui avait mis bas cinq chevreaux. Mais elle n'en aimait que quatre, et son aversion pour le cinquième était vraiment totale. Chaque fois qu'elle revenait du pâturage, elle appelait ses petits :

— Sindakhe N'Dakhité, viens téter ; Thienkête N'Dakhité, viens téter ; Seynidienghé, viens téter ; Alassane N'Daghème, viens téter ; Yalla Séré<sup>1</sup>, reste là, car lorsqu'on est oublié par Dieu, on se contente de son sort !

A ces mots, les quatre cabris venaient tous téter à leur faim, puis, s'en retournant, ils gambadaient autour du petit malheureux en se moquant de lui et en disant :

— Pauvre petit malheureux, tu mourras de faim ! Chaque fois que maman revient du pâturage, ses mamelles sont gonflées de lait que nous suçons à satiété pendant que toi, tu te morfonds dans ton piteux état !

A cela, le chevreau résigné répondait toujours :

— Dieu est grand, et je suis là...

La mère chèvre continuait à mener cette vie avec ses préférés, qui ne cessaient de se moquer de leur frère misérable. Un jour, la grand-mère hyène, ayant eu connaissance de la situation, vint par elle-même s'en rendre compte. Elle se cacha derrière un buisson et attendit. Vers le soir, suivie d'une traînée de

---

1. « Dieu nous surveille. »



lait, la mère chèvre aux mamelles rebondies s'avança et chanta :

— Sindakhe N'Dakhité, viens téter ; Thienkête N'Dakhité, viens téter ; Seynidienghé, viens téter ; Alassane N'Daghème, viens téter ! Yalla Séré, reste là, car lorsqu'on est oublié par Dieu, on se contente de son sort !

C'est alors que l'hyène vit quatre gros cabris luisants de graisse accourir pour téter. Bien vite, elle s'en retourna et dit à son fils :

— Je viens de faire une trouvaille sans pareille. Seulement, il faut que tu fasses vite, sinon tu risques d'être devancé par ceux de Thongor ! Ils peuvent arriver avant toi, et alors tu auras raté à jamais cette occasion !

— D'accord, maman, dès demain, nous irons voir ce que tu as trouvé et que tu décris comme exceptionnel !

Le lendemain, la mère hyène et son fils arrivèrent sur les lieux et attendirent le soir pour assister au spectacle de la tétée. L'hyène se dit :

— Je n'en crois pas mes yeux, ce n'est pas là une chance ordinaire ? Dieu seul est capable de m'offrir une telle aubaine. Quelle chance !

Le lendemain, munie d'un gros sac, elle arriva la première et entonna le chant d'appel de la mère chèvre. Les petits cabris, au fur et à mesure de leur arrivée, étaient étranglés et jetés au fond du sac. Après le tour du dernier, l'hyène tout heureuse s'en retourna bien chargée. Peu de temps après, la mère chèvre, comme de coutume, arriva et entonna le chant de la tétée. Elle fut amèrement surprise d'entendre le petit malheureux lui répondre par cet air lugubre :

— Sindakhe N'Dakhité, l'hyène l'a dévoré ; Thienkête N'Dakhité, l'hyène l'a dévoré ; Seynidienghé,

l'hyène l'a dévoré ; Alassane N'Daghème, l'hyène l'a dévoré. Seul Yalla Séré est encore là. Celui que Dieu protège se contente de son sort.

A ces mots, la mère chèvre, comprenant son malheur, se mit à sangloter. Elle pleura longtemps avant d'inviter le survivant à venir téter ses lourdes mamelles. Celui-ci lui répondit :

— Mère je refuse la tétée, car tu me l'as toujours refusée. Maintenant que tu as perdu tes enfants chéris, tu te retournes vers moi. C'est à mon tour de te dire non.

La mère chèvre fut fort embarrassée et, pendant trois jours, elle traîna ses mamelles gorgées de lait, dont elle ne savait que faire.

A la fin du quatrième jour, le cabri eut pitié de sa mère et alla lui téter son lait.

La haine ne paie pas, il vaut mieux aimer son prochain.

(Raconté par Amsata Dieye et Deme Niang)

## 61. LA VENGEANCE DU LIÈVRE

L'hyène et le lièvre, un jour, décidèrent de cultiver ensemble un champ de haricots. Ils se mirent au travail, et, bientôt, les fleurs apparurent. Mais, un jour, le lièvre arriva aux champs et eut la désagréable surprise de constater qu'une horde d'oiseaux pillards s'était abattue et avait détruit la plupart des fleurs.

— Oh ! s'écria-t-il, quel malheur pour nous ! Les oiseaux auront tout pillé avant la moisson si nous ne prenons pas garde ! Hyène, qu'en penses-tu ?

— Eh bien ! prenons la peine de le clôturer, c'est à mon avis le seul moyen de conserver ce qui reste.

— Bon ! dit le lièvre, dès demain nous ferons la clôture.

Le lendemain, l'hyène se leva de bonne heure et commença à couper des épineux, qu'elle traînait sur les pieds de haricot, qui, naturellement, étaient tous arrachés. Elle continua ainsi jusqu'au dernier pied de haricot. Puis elle alla trouver son coéquipier, le lièvre, qui avait réussi, lui, à protéger ses haricots sans les arracher.

Au moment de la récolte, le lièvre eut un bon grenier, qu'il remplit de graines de haricot. Bouki, de son côté, ne récolta que trois graines, qu'il s'empressa d'aller jeter dans le grenier de son compère en lui déclarant :

— Ami, je t'apporte le fruit de mon travail. Mets-le avec ce que tu as, et le grenier nous appartiendra à tous deux.

— Parbleu ! Tu m'apportes trois graines et tu voudrais que nous partagions mon grenier ?

— Écoute-moi bien ! Je t'ai apporté toute ma récolte. Ne me parle pas de ces trois graines !

— J'accepte, car je ne peux faire autrement. D'ailleurs, s'il en est ainsi, je te laisse avec toute la récolte, dont tu peux disposer comme il te plaira.

— Louange à Dieu ! On dit bien que la chance sourit à tout le monde au moins une fois dans sa vie ! Pour ma part, elle vient de me sourire, et j'entends en profiter au maximum.

Bouki ne tarda pas à aller voir sa femme :

— Femme, puisque les vivres se réduisent désormais aux haricots, et que Dieu nous a donné une si belle récolte, achetons un fût d'huile, et la vie sera belle.

Le lièvre, de son côté, réfléchit un peu et alla s'acheter un tam-tam. Chaque fois que madame Bouki avait fini de préparer le repas, il s'approchait de la maison et, battant son tam-tam, il chantait :

— *Koundoung !* C'est le roi qui m'envoie, *koundoung !* chez Bouki, *koundoung !* pour lui casser les oreilles, et lui boire la cervelle !

A ces mots, Bouki se levait pour crier à sa femme :

— Hé, ma bonne épouse, je n'attendrai pas qu'on me casse la tête ! Si tu préfères attendre à cause du repas, je te dis adieu !

Et, aussitôt, il se sauvait. Le lièvre arrivait alors et, prenant la marmite, il mangeait tout et s'en allait. Il continua à chasser de cette manière l'hyène, qui, visiblement, maigrissait. Un jour, une vieille femme l'interpella en lui disant :

— Mon fils, j'ai pitié de toi. Je vais te donner un conseil. Si tu l'acceptes, tu pourras te débarrasser de la hantise du « *koundoung* ».

— Ma bonne mère, ne me trompe pas !

— Tu vas appeler l'éléphant à ton secours. Si tu arrives à le faire venir, tu lui prépareras un bon repas, et sois sûr que tu seras débarrassé de ce qui te fait peur !

— Merci bonne mère, je le ferai.

Aussitôt, Bouki alla quérir Nieye, l'éléphant, qu'il invita chez lui. L'éléphant arriva, et Bouki ne tarda pas à lui demander ce qu'il réclamait.

— Avant de me dire quoi que ce soit, je te demande de me préparer un bon repas. Ensuite, on verra.

Madame Bouki se mit aussitôt à la cuisine, et, bientôt, le repas fut prêt. Alors, le lièvre s'approcha avec son tam-tam et entonna son refrain. A peine l'éléphant eut-il entendu le chant et les coups du tam-tam qu'il s'élança, emportant la toiture de la case en guise de chapeau. Bouki et toute sa famille le suivirent. L'éléphant fuyait à toutes jambes. C'est alors que l'hyène s'écria :

— Quel malheur, moi qui croyais trouver un protecteur ! J'avais bien raison de fuir ce buveur de cervelle !

## 62. LE LIÈVRE ET L'HYÈNE

C'était à l'époque de la grande famine. On apprit qu'à N'Bakob le marché était excellent et qu'on y trouvait tout en matière de mil et de *niébé*<sup>1</sup>. On pouvait aussi y écouler facilement ce qu'on avait à vendre. C'était justement pendant la période d'hivernage, où les gens n'ont plus rien à manger jusqu'aux récoltes suivantes. Le lièvre se présenta un jour chez l'hyène, sa voisine, et lui raconta la nouvelle. Celle-ci s'écria :

— Ah ! Quelle bonne nouvelle tu m'apportes ! Comme dit le proverbe : « C'est un breuvage sucré, quiconque s'en détourne risque de maigrir ». Qu'allons-nous donc faire ?

— Eh bien ! puisque nous n'avons rien à vendre, nous allons y conduire nos deux mères.

La mère de Bouki, ayant eu connaissance des propos des deux compères, s'empessa de dire à son fils :

— Tu as la fâcheuse habitude de m'emmener partout où tu crois pouvoir trouver quelque chose, mais je te mets en garde, aujourd'hui, je n'irai nulle part.

— Mère, je t'en prie, ne me dis pas cela, il faut absolument que nous partions ensemble ! Tu sais bien que, dans la maison, nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent. Tu le vois, d'ailleurs ; chaque fois que c'est le tour de ma femme à la cuisine, elle n'épargne rien, et pourtant nous n'arrivons même pas à goûter quelque chose !

---

1. Espèce de haricot.

Le lièvre, de son côté, emmena sa mère ; les voilà prêts pour le départ. L'hyène acheta dix mètres de corde pour attacher sa mère. Son compère acquit une pelote de fil de coton cardé. Chacun attacha sa mère. Ils arrivèrent au marché et déclarèrent ce qu'ils avaient à vendre. En échange de chaque mère, un âne chargé de mil suffirait. Un acheteur se présenta et, après marchandage, leur demanda de fixer un prix pour chaque animal.

Leuk<sup>2</sup> sortit sa pelote, la tendit à Bouki en lui disant :

— Attache ta mère avec ce fil.

— Non, j'ai déjà une corde pour ma mère, tu peux te servir de ce fil pour la tienne.

A peine avait-on fini d'attacher la mère lièvre qu'elle fit deux bonds et cassa la ficelle pour s'élaner ventre à terre en direction de la maison.

Leuk, se tournant vers son compagnon, lui cria :

— Quel malheur ! Qu'allons-nous faire ? Cette maudite mère vient de s'échapper ! J'en suis vraiment désolé !

— Ne t'afflige pas outre mesure, lui dit l'hyène, ma mère suffira, du moins pour cette fois-ci.

Bientôt, on leur donna un âne bien chargé, et ils prirent le chemin du retour. Tout à coup, l'hyène aperçut un cadavre de cheval sur le bas-côté de la route. Elle ne se fit pas prier et sauta dessus. Sa gourmandise légendaire la détourna complètement de la charge de mil, que le lièvre s'empessa de diriger vers sa maison. Une fois arrivé chez lui, il déchargea l'âne, lui coupa la queue et, aussitôt, rebroussa chemin, courant à la rencontre de son compagnon de route.

---

2. Nom du lièvre en wolof.

Il s'arrêta au bord d'une termitière et, après avoir introduit le bout de queue dans un des trous, il commença à faire semblant de s'épuiser en efforts inutiles. Au bout de quelque temps, Bouki, se rappelant qu'il était avec quelqu'un, s'écria :

— Ah ! il est grand temps de partir maintenant ; je suis sûr que Leuk est en train de s'inquiéter de mon sort.

Il partit comme un trait et, bientôt, aperçut le lièvre, qui lui lança :

— Hé, Bouki ! Au secours, viens vite, un malheur nous est arrivé : j'ai suivi l'âne jusqu'à cette termitière où il vient de s'engouffrer avec la charge de mil. Je n'ai eu que le temps de me cramponner à sa queue et je suis à présent à bout de forces ; viens vite, vole à mon secours !

A ces mots, l'hyène arriva et, saisissant la queue, tira de toutes ses forces. Elle se retrouva avec une queue fraîchement coupée entre les mains. Leuk, battant des mains, lui cria :

— Malheur ! Tu lui as coupé la queue ! Nous voilà perdus, l'âne est parti pour de bon ! Qu'allons-nous faire ?

— C'est très simple, répliqua l'hyène. Nous allons emprunter des pelles et démolir la termitière. Il n'est pas question d'abandonner une charge de mil qu'on ne peut avoir qu'en vendant sa mère !

Ils prirent donc chacun une pelle et se mirent au travail. Vint à passer un lion, qui leur demanda ce qu'ils faisaient. Ils lui racontèrent leur mésaventure, et il proposa de les aider. Prenant la pelle, le lion se baissa, écarta les pattes, laissant pendre un bon gousset de testicules tout luisants. Le lièvre, qui était muni d'un couteau tranchant, examinait attentivement les testicules du lion, qui commençait à transpirer.



Un instant après, il les trancha net. Le lion s'éleva d'un bond et retomba.

— C'est toi qui les lui as coupés, lança le lièvre à l'hyène, qui n'eut pas le temps de s'expliquer.

Le roi de la forêt l'avait déjà réduite en bouillie.

Le lièvre perfide s'était vite éloigné. Arrivé chez lui, il chercha un petit tam-tam, dont il remplaça la peau par le cuir obtenu en tannant la peau des organes du lion. Muni d'une baguette, il tapa sur ce tam-tam et chanta :

— Ce petit tam-tam que j'ai avec moi, il n'est pas fait avec une peau de bouc, pas plus qu'avec une peau de vache. C'est avec les testicules d'oncle Gaïndé<sup>3</sup> que je l'ai recouvert, ces testicules que je lui ai dérobés quand il creusait la termitière.

Une hyène, l'ayant entendu, s'approcha et dit :

— Hé lièvre, j'ai appris que tu avais un tam-tam extraordinaire. Veux-tu me le vendre ?

— Ah ! Non ! pas question ! Mon tam-tam est bien trop original !

— Mais si ! tu vas me le céder, car je dois affronter le lion dans un combat de lutte<sup>4</sup> que tout le monde attend avec impatience. Il me faut ce tam-tam !

Au cours de ce combat, elle devait s'opposer au lion dont on avait arraché les testicules. Elle insista tant et si bien que le lièvre finit par lui laisser le tam-tam contre trois colliers de perles de nacre.

— Dis-moi maintenant comment on bat ton tam-tam.

— C'est très simple, mon frère, tu attendras d'être dans l'arène. Quand tu verras le lion battre son tam-

---

3. Nom du lion en wolof.

4. La lutte est le sport traditionnel le plus populaire au Sénégal.

tam et se faire applaudir, tu profiteras d'un moment de silence pour donner trois coups de baguettes avant de chanter : « Ce petit tam-tam que j'ai avec moi, il n'est pas fait avec une peau de bouc, pas plus qu'avec une peau de vache. C'est avec les testicules d'oncle Gaïndé que je l'ai recouvert, ces testicules que je lui ai dérobés quand il creusait la termitière. » Puis tu battras très fort pour danser.

— Bon, cela est très facile à retenir. Je comprends et je n'oublierai pas. Merci.

Le jour du combat arrive. La place publique est noire de monde. Le lion se trouve déjà dans l'arène depuis un bon moment. On le voit danser et faire plusieurs tours de piste au rythme du tam-tam, tout ruisselant de sueur. Quand il a terminé, les gens disent :

— Bouki, avant d'engager le combat, nous espérons que tu vas danser et nous faire entendre le son de ton tam-tam, comme ton adversaire vient de le faire.

— Bien sûr, qu'à cela ne tienne ! Je veux bien vous montrer, à mon tour, ce que je peux faire.

L'hyène commence à sauter, à danser, puis elle s'arrête net, prend son tam-tam, frappe trois coups et entonne son chant. Mais à peine eut-elle fini que le lion lui administra une gifle qui la fit disparaître jusqu'au fin fond de la terre<sup>5</sup>.

(Raconté par Amsata Dieye)

---

5. Dans un conte du recueil de Ch. Monteil se retrouve l'épisode de la vente de la mère avec l'hyène et le lièvre (« Le lièvre, l'hyène et l'autruche »).

### 63. LE LIÈVRE ET L'HYÈNE<sup>1</sup>

Il était une fois une hyène, animal que tout le monde connaît pour sa gourmandise et son penchant exagéré pour la chair. Ayant appris un jour qu'à Sara les chevaux étaient nourris de viande, elle alla trouver son ami, le lièvre, et l'invita à la prendre comme monture, à la harnacher pour la monter en direction de Sara. Le lièvre ne se fit pas prier et le voilà sur son cheval improvisé qu'il fait galoper jusqu'au village. Là, il descendit du cheval et l'attacha à un pieu. L'hyène, toujours empressée, se mit à hennir :

— *Yakh ! Yakh ! Yakh !* Des os ! Des os ! Des os !

Pendant ce temps, son cavalier était l'objet de marques de sympathie très vives de la part de ses hôtes.

L'hyène commença à faire tant de bruit que le lièvre fut obligé de venir la voir et de lui dire :

— Mais, Hyène, qu'as-tu donc ? Qu'est-ce que c'est que tout ce tapage ?

— C'est parce que je n'ai encore rien vu de ce que tu m'avais signalé, et des odeurs me parviennent jusqu'ici ! Je suis sûr que tu es en train de te régaler !

— Oui, seulement on vient de nous dire que le stock de viande ne suffit pas et on se prépare à égorger ce fameux cheval que tu vois là-bas en train de manger.

— Dans ces conditions, cher ami, tu peux reprendre ton cheval ; quant à moi, je demeure ici jusqu'à la fin de l'année.

---

1. Un conte du recueil de Ch. Monteil présente un épisode identique (« Le lièvre et l'hyène à la pêche des mares de Doro »).

## 64. LE CHAROIGNARD ET L'HYÈNE

L'hyène, un jour, apprit qu'au village de Lam Sarr la viande se trouvait en abondance. C'était au temps de la famine. Elle invita le charognard à aller avec elle chercher pitance à Lam Sarr. Ils partirent ensemble et marchèrent pendant longtemps. L'hyène galopait et son compagnon volait vers le village d'abondance. Au bout de quelques jours, Bouki, harassée, n'en pouvant plus, s'arrêta au pied d'un arbuste pour se reposer. Le charognard, lui, continuait son vol vers le village. Tout à coup, se rendant compte que sa compagne ne le suivait plus, Tann<sup>1</sup> fit demi-tour et, bientôt, retrouva Bouki étendue au pied de son arbuste. Il chanta pour exhorter sa compagne de route au courage. Bouki chanta à son tour et se remit en route. Mais, comme, à nouveau, elle était gagnée par la fatigue, elle ne tarda pas à se recoucher au pied d'un arbre. Cette fois, malgré l'insistance de Tann, elle demeura épuisée et se contenta de demander au charognard de lui rapporter sa part de viande et un peu d'eau.

Le charognard arriva donc seul à Lam Sarr, il se régala de bonne chair, prit un morceau et revint sur ses pas, pour retrouver Bouki presque agonisante. Il lui jeta le morceau de viande qu'elle mangea très rapi-

---

1. Nom du charognard en wolof.

dement. Puis elle mourut. Le charognard se posa sur le cadavre, le dévora et s'en alla vers son village, déclarant partout que les informations qu'il avait reçues de Lam Sarr étaient tout à fait exactes.

(Raconté par Al Hadj N'Diaga Niang)

## 65. LA CHÈVRE, LE MOUTON, LE CHAMEAU, L'ÂNE ET LA TORTUE

Ils décidèrent un jour de s'établir ensemble dans un village. Mais, auparavant, chacun décida de se donner un rôle : la tortue serait chargée de la surveillance du feu, le chèvre de la recherche de l'eau et le mouton de la préparation des repas. L'âne, de son côté, garderait la paille de mil, et le chameau aurait le grenier sous sa responsabilité. Ainsi fut fait, et chacun remplit son rôle à la satisfaction de tout le village. Un jour, la chèvre étant allée au marigot, elle rencontra l'hyène, qui lui demanda d'où elle venait :

— C'est du village que nous avons fondé depuis peu, dit-elle, et il prospère à la joie générale.

— Et quels sont tes compagnons dans ce merveilleux village ?

— Je vis avec le mouton, l'âne, le chameau et la tortue.

— Bon, eh bien, prochainement, je passerai vous rendre visite.

Dès que la chèvre fut partie, l'hyène courut chez le lion, lui conta ce qu'elle venait d'apprendre et le décida à aller piller le village, dont les habitants n'arriveraient jamais à se défendre. De retour à la maison, la chèvre, expliquant sa mésaventure, annonça la prochaine visite de l'hyène. Ils se concertèrent et décidèrent de préparer une bonne marmite de viande pour leur futur hôte. Quelque temps après, l'hyène pénétra dans le village avec le lion. Tous les

habitants disparurent, chacun dans sa cachette, et l'animal au pelage roux se dirigea vers la marmite. Il prit un morceau de viande et entendit alors une voix lui dire :

— Cette viande n'est point pour toi.

Il chercha et finit par découvrir la tortue enfouie sous la cendre. Il la saisit, la tua et la mit dans son sac. La chèvre et le mouton s'étaient eux aussi enterrés dans un trou, près de la porte. Mais la chèvre avait laissé dépasser une de ses cornes, et le lion, au moment de sortir, la heurta. Se retournant, il prit sa hache pour enlever ce pieu qui venait de le blesser. Un coup de hache, puis un autre, la chèvre, ne pouvant supporter la douleur, se mit à bêler, et le lion creusa de plus belle, prit ses deux victimes mortes et les mit dans son sac. L'âne, de l'endroit où il s'était caché, partit d'un gros rire accompagné d'un pet retentissant ; cela attira le fauve, qui le tua et le mit dans le sac. Enfin, le chameau voulut savoir si les deux carnivores étaient partis, mais il fit un faux pas et le grenier se renversa avec lui. Aussitôt, le lion l'assomma et le mit dans son sac.

Ainsi prit fin la vie paisible des habitants de ce merveilleux village.





## CHAPITRE 10

### Chez les hommes

#### 66. LA FEMME DU ROI ET L'OISEAU

Une nuée d'oiseaux s'était abattue sur un village. Après y avoir séjourné quelque temps, toutes les familles d'oiseaux s'en allèrent, à l'exception d'un seul volatile, qui s'attarda avec sa couvée. Ne sachant que faire, l'oiseau chanta :

— *Tanghor ! Tanghor !* Tous les oiseaux sont partis, *tanghor !* Ils m'ont laissé sous le baobab, *tanghor !*

Les oiseaux répondirent :

— *Riti ! Riti !* Le bon roi, *riti !*

Le roi s'intéressa au chant de l'oiseau et l'emporta avec ses petits. Il les plaça dans son palais et sillonna son royaume pour inviter les gens à venir écouter le doux chant de son oiseau. Mais, pendant son absence, sa nouvelle épouse vint voir cet oiseau.

— Oiseau, chante pour moi.

— Je veux bien, mais à condition que tu ouvres toutes grandes les portes et fenêtres de ce palais.

La jeune femme s'exécuta sans attendre. L'oiseau chanta, puis s'envola avec sa progéniture. A la place de l'oiseau, la jeune reine mit une salamandre. A son retour, le roi se présenta devant la cage et dit :

— Bel oiseau, chante pour ton roi.

La salamandre répondit :

— Je ne puis chanter, *guefeur, guefeur !* Tel est mon art.

Le roi se fâcha et s'écria :

— Qui donc a osé venir ici pour laisser mon oiseau s'envoler ?

— C'est ta dernière épouse, qui s'est présentée devant l'oiseau après ton départ.

Fou de colère, le roi expulsa sa femme après l'avoir répudiée.

(Raconté par Khady Niang)

## 67. LA FEMME AUX PETS

Il était une fois un homme qui vivait avec sa femme. Un jour, un grand tam-tam fut organisé. La femme se prépara et s'y rendit sans avertir son mari, qu'elle croyait absent. Elle commença à danser, mais, chaque fois qu'elle était fatiguée, elle revenait à la maison, entra dans sa chambre pour y laisser éclater un pet. Elle fit cela au moins trois fois et, à la fin, elle s'attarda dans la chambre. Le mari était là, allongé dans son lit :

— Comment ! Mais depuis quand es-tu ici, toi ? Tu t'y trouvais tout à l'heure lorsque je faisais mes entrées et sorties ?

— Bien sûr, le premier et le dernier pet m'ont bien trouvé ici.

La femme fondit en larmes et se sentit couverte de honte. Comme le mari cherchait l'occasion de manger seul son repas, il fut tout heureux d'avoir trouvé un motif pour chasser sa femme et l'empêcher désormais de manger. Chaque fois que le repas était prêt, la bonne femme s'approchait pour y goûter. Mais alors le mari lui disait :

— *Coumba coucasse n'dadié*<sup>1</sup>.

Aussitôt, la femme se levait pour aller pleurer. Ils continuèrent ainsi cette vie, et la malheureuse femme dépérissait de jour en jour. Une vieille femme, l'ayant remarqué, lui demanda de quoi elle souffrait si visiblement. La malheureuse lui raconta sa mésaventure

---

1. Coumba la péteuse.

et les vilains tours que lui jouait son mari. La vieille lui indiqua une plante de forte puissance purgative et lui conseilla d'en prendre les feuilles pour les mélanger au *laakh* qu'elle allait préparer à son époux. La femme suivit à la lettre les conseils de la vieille et servit un *laakh* bien gluant à son mari, qui, comme de coutume, mangea avec appétit. Une heure après, la femme demanda à son mari de l'accompagner pour aller cueillir des pains de singe. Il la suivit et, dès qu'ils furent en brousse, il grimpa sur le baobab. Mais à peine était-il en haut qu'un besoin pressant le prit. Il n'eut pas le temps de descendre, et souilla sa culotte et ses jambes sous les yeux de son épouse.

De retour à la maison, la femme servit le repas et se mit à côté de lui pour manger. L'homme s'empessa de dire :

— *Coumba coucasse n'dadié !*

— *Samba yar yar yar*<sup>2</sup> ? répliqua la femme.

— Hé ! faisons la paix et mangeons désormais ensemble, car un repas doit se manger à deux<sup>3</sup>.

(Raconté par Khady Niang)

---

2. Onomatopée suggérant la diarrhée.

3. Un conte du recueil de F.V. Équilbecq (n° 37, « Les incongrus ») raconte également les méfaits d'une Coumba la pèteuse.

## 68. LE VIEUX ET SA FEMME

Un vieux vivait paisiblement avec sa femme, dans leur maison commune. Un jour, ils se mirent à discuter. Le vieux dit alors :

— Ma femme, il n'existe pas de tour que tu puisses imaginer sans que je le sache.

— Ce n'est pas une chose à dire, mon mari.

— Si ! Je dis que je suis capable de déjouer tous tes plans. Je t'affirme que je peux ouvrir toute porte que tu auras fermée.

— Très bien, je relève le défi et je vais te montrer les malices de la femme. Tu es très confiant, car tu ne soupçonnes pas tous les tours qu'une femme cache dans sa tête.

Dans le village, les gens avaient l'habitude de se partager de temps en temps un bœuf qu'ils achetaient en commun. Ce jour-là, un bœuf bien gras avait été immolé, et le vieux avait reçu un bon gigot très onctueux. Il s'empessa de le remettre à sa femme, qui en fit une bonne soupe. Avant d'aller aux champs, la femme la fit goûter à son mari. Celui-ci ne tarda pas à louer ses qualités d'excellente cuisinière et il la quitta pour partir aux champs. Mais à peine fut-il sorti que la femme alla acheter un gigot exactement semblable à celui qu'elle venait de préparer. Elle le plaça tout saignant dans la cuisine ; elle versa la soupe dans une soupière qu'elle ferma soigneusement. Ensuite, elle se couvrit la tête et alla se mettre au lit. Elle prit soin d'envoyer chercher son amant, lui demandant de venir lui rendre visite vers neuf heures. Le vieux resta au champ jusqu'au soir, puis

revint à la maison au crépuscule. Il fit ses ablutions et entra dans la mosquée pour la prière. A la fin, les gens sortirent, et chacun d'inviter ses voisins pour le dîner. Le vieux se fit accompagner de ses convives et rentra chez lui.

— Fatou, nous voici de retour. Tu peux te lever et servir le repas.

— Eh bien ! je sais que ta haine à mon égard augmente de jour en jour, mais je ne pensais pas que tu aurais cet aplomb ! Tu me vois depuis ce matin couchée, luttant avec la mort, et tu oses me demander de te servir ! Que tu es méchant !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Cesse de plaisanter et sers le repas, car je suis avec mes hôtes.

— Oh ! Quel malheur ! Le voilà qui insiste encore, qui ose me donner des ordres malgré mes souffrances.

— Tu n'as qu'à te lever pour nous donner à manger ! Je n'aime pas ce genre de plaisanterie !

La femme se mit à pleurer et dit :

— O bonnes gens, soyez sûrs que mon mari présente des signes de folie ! Si vous nous laissez ensemble, ma dernière heure va sonner, il va me tuer ! Ligotez-le !

— Bande de scélérats ! Que personne ne me touche, je suis parfaitement sain d'esprit et lucide. Je suis certain de ce que je dis. Cette femme n'a rien et elle n'a qu'à obéir et me servir mon repas. C'est tout !

La femme, continuant à pleurer, déclara :

— Pour te prouver ta démence, je demande à ces gens d'aller vérifier à la cuisine si le gigot de viande que tu m'avais donné à préparer est encore intact. S'ils le trouvent entamé, je conviendrai que tu n'as rien d'anormal, mais si jamais ils le retrouvaient à l'endroit où tu l'avais posé, ils n'hésiteront pas à

t'attacher avec des cordes, car ta folie ne fera alors plus l'ombre d'un doute !

Les gens reprirent en chœur :

— C'est une bonne idée, allons tout de suite dans la cuisine !

Sitôt dit, sitôt fait, et ils se retrouvèrent tous à la cuisine. Le gigot était là, tout rouge, laissant suinter quelques gouttes de sang. La nouvelle de la folie commença donc à faire le tour de la maison, et le pauvre mari fut ligoté et attaché au pied du lit.

— Vous me portez un grand préjudice, car je suis très conscient, et cette femme a bel et bien préparé une soupe de viande qu'elle m'a même fait goûter. J'en suis absolument sûr !

— Attachez-le, sinon il va me tuer, il a perdu la raison !

Quand tout le monde fut parti, la femme fit entrer son amant dans la chambre. Ce jour-là, il pleuvait, et l'homme entra en trombe dans la case. Fatou s'empressa d'allumer la lampe et de sortir la soupière toute fumante dans laquelle elle avait posé côte à côte deux pains dorés. S'installant au milieu du lit, les amants commencèrent à manger tandis que le mari cocu éclatait en imprécations :

— Ah oui ! Je vois pourquoi ces méchants m'ont attaché ici alors que je suis sain d'esprit ! Bande de scélérats, vous paierez cher votre impudence !

Les voisins, dans leurs cases, murmuraient :

— Pauvre homme, sa folie a vraiment été soudaine...

La femme, accoudée sur la cuisse de son amant, lui donnait les meilleurs morceaux de viande et de pain, ce qui ne manquait pas de faire crier le mari.

— Oh ! Toute cette quantité de viande ! Jamais tu ne pourras l'avalier, pauvre gourmand !

Chacun de ses cris confirmait à son entourage qu'il était devenu fou. Après leur festin, la femme refit le lit, sortit un joli pagne très coûteux qu'elle tendit à son amant. Ce geste mit la rage au cœur du mari déchu.

— Ce n'est pas possible, tu ne vas pas lui donner ce pagne que je n'ai jamais eu le privilège de prendre !

L'homme prit le pagne, se déshabilla et s'étendit complètement sur le lit, tandis que la femme, en chemise de nuit, ne se faisait pas prier pour se coucher à ses côtés. Les caresses commencèrent. Bientôt, sous les yeux de l'infortuné mari dont les lamentations se répandaient dans les profondeurs de la nuit, le couple entra en action. Quand il eut terminé, l'homme eut l'audace de se lever pour nettoyer son sexe sur le crâne du pauvre cocu.

— Oh ! Que je suis malheureux ! L'homme le plus infortuné que la terre ait jamais porté, c'est bien moi ! Que la mort vienne me délivrer des tortures que je suis en train de subir !

— Pauvre homme, il est bien fou ! On ne peut plus en douter, dirent les voisins.

La femme ouvrit la porte pour laisser partir son amant et elle alla ramasser des ordures. S'adressant à son mari, elle lui dit :

— Tu vois ces ordures, et bien je les ferai manger à tous les notables du village.

— Et pourquoi donc ?

— Telle est ma volonté.

Elle alla acheter du bon lait caillé, du sucre en poudre et du couscous. Elle convia tous les notables à une offrande qu'elle voulait faire pour la santé de son mari. Sortant de la chambre, elle creusa un trou, y enfouit les ordures qu'elle venait de montrer, pré-



para son couscous au lait et attendit. Les notables au grand complet se présentèrent, et la femme s'empessa de leur servir le repas non sans leur demander de prier pour la santé de son mari. Chacun commença à boire, ce qui excita au plus haut point le prétendu fou :

— Bande de scélérats, vous êtes en train de vous délecter d'ordures puantes ! S'il y a des fous, c'est parmi vous qu'il faut les chercher ! Cette mauvaise femme vous gave de crottes et vous êtes heureux de vous en régaler ! Que je vous plains !

Mais personne ne pouvait attacher la moindre importance aux paroles d'un dément. Avant qu'ils repartent, la femme leur demanda de prier pour son mari.

— Laissez-moi en paix, je ne veux pas que la salive de vos bouches puantes me touche !

Les prières furent dites, et la bonne femme fut bien remerciée.

Enfin, on le détacha et la femme continua de vivre avec lui jusqu'à la moisson. L'homme vendit ses arachides et fit confectionner cinq ensembles dans de très jolis tissus. Il les apporta à son épouse en lui disant :

— Ma femme, je veux que tu ailles faire un petit séjour chez tes parents. Je t'ai acheté tous ces effets pour que tu ne penses pas que je t'ai répudiée. D'ailleurs, je vais t'accompagner jusqu'au village.

La femme ne se fit pas prier et prépara aussitôt ses bagages. Les voilà en route. A l'approche du village, l'homme s'arrête et dit :

— Ma bonne femme, je suis vraiment déçu.

— Et pour quelle raison ?

— Tous les habits que je t'ai achetés sont des habits coûteux. Comment se fait-il que tu n'en portes pas pour entrer dans le village ?

— Oh ! ne te fais aucun souci, je vais immédiatement accéder à ton désir !

Elle posa son fardeau, revêtit le plus joli des ensembles et se pomponna. Le mari, qui était armé d'un bon couteau 108<sup>1</sup> très tranchant, lui dit :

— Mais, ma femme, j'ai l'impression que tu as un corps étranger sur la langue.

— Enlève-le, lui répliqua la femme, qui lui tendit la langue.

L'homme, avec beaucoup de précaution, sortit le couteau, saisit la langue, la tira et, d'un coup sec, la trancha net.

La femme se renversa et commença à crier des paroles inintelligibles, tandis que son mari s'éloignait vers sa demeure. Elle resta un bon moment à crier avant de rejoindre le domicile de son père. Là, elle tomba et continua de crier avec son moignon de langue. Tous les voisins accoururent, et chacun de plaindre le sort malheureux de cette jeune femme.

— Cette femme a dû rencontrer des brigands, car ce qu'elle a subi ne peut être que l'œuvre de bandits de grand chemin. Qu'on aille chercher son mari !

Vite, un enfant fut dépêché, et, l'instant d'après, l'homme arrivait, stupéfait, dans la maison de son beau-père. Dès que la femme l'aperçut, elle cria et s'élança vers lui. L'homme dit alors :

— Attachez-la, sinon je ne pourrai rien dire aujourd'hui. C'est dans ses habitudes chaque fois qu'elle est malade, ma vie est menacée si je ne la fais pas attacher. Je ne vous l'ai jamais dit, mais le moindre mal de tête la met dans un état de démence totale, et l'envie la prend presque toujours, en pareil cas, de me supprimer !

---

1. Couteau dont la lame peut se replier ou être fixe.

On s'empessa d'attacher la pauvre femme, qui criait toujours d'interminables paroles inintelligibles.

— Savez-vous ce qu'elle est en train de dire ?

— Non, nullement, personne ne comprend le sens de ses cris.

— Je vais vous l'expliquer. Elle dit que, si jamais j'avais été présent au moment où on lui coupait la langue, son agresseur n'en aurait jamais réchappé. Je l'aurais mis en morceaux.

— Tu es seul capable de deviner les paroles de ta femme.

La malheureuse se débattait pendant ce temps dans ses entraves qui la retenaient solidement au poteau.

Ainsi, la vengeance du mari fut totale.

On demande lequel des deux époux a porté le coup le plus rude à l'autre.

(Raconté par Amsata Dieye)

## 69. LE VOYAGEUR ET SA FEMME

Il était une fois un homme qui voyageait à pied avec sa femme. Elle portait une calebasse pleine de couscous, et lui était habillé d'un vieux pantalon qui laissait paraître son sexe long et gros. En pleine brousse, ils rencontrèrent trois jeunes gens, qui s'arrêtèrent devant la vieille pour lui dire :

— Bonne mère, sait-tu ce que nous voulons de toi ? Nous voulons que tu nous donnes de ton couscous, car nous avons besoin de vivre.

La vieille hochait la tête en signe de refus et, se retournant vers son mari, elle le regarda fixement. L'homme lui dit alors :

— Tu peux leur donner du couscous, car tout le monde sait que je suis plus rapide qu'un éclair et que ma méchanceté dépasse largement celle du tigre affamé. Tu peux leur en donner, car nous devons être généreux.

— Eh bien ! ta réponse me surprend.

Elle posa son fardeau et donna tout le couscous aux jeunes gens, qui se régalerent, pendant que les deux voyageurs continuaient leur route. Quand ils eurent fini, ils se concertèrent pour se dire :

— Au fond, nous avons obtenu le couscous sans aucune difficulté. Pourquoi n'irions-nous pas demander à la femme de coucher avec nous ?

Sitôt pensé, sitôt décidé, et les voilà près des voyageurs.

— Hé ! bonne femme ! nous nous sommes bien régalez avec ton couscous, maintenant il faut que tu acceptes de coucher avec chacun de nous !

— Oh ! les impertinents, soupira la vieille.

Et, se tournant vers son vieux, elle l'interrogea du regard et attendit sa réaction.

— Consens à leur donner ce qu'ils désirent, car tu sais que chaque fois que quelqu'un te demande une chose, c'est qu'il en a vraiment besoin. Donne leur satisfaction, car tout le monde connaît mon caractère : je suis plus rapide qu'un éclair et plus méchant qu'Abdou N'Diambar<sup>1</sup>.

La vieille se coucha donc, non sans dégoût, et le premier des bandits se mit à l'œuvre. Le vieux mari se baissant pour l'aider, un des bandits lui plongeait son doigt dans l'anus. Le vieux bondit et se mit à la poursuite du polisson qui filait à toutes jambes. Quand il l'eut atteint, il le fit rouler à terre grâce à un croc-en-jambe. Lui prenant la tête, il lui rompit le cou. Puis il s'élança à la poursuite du deuxième, qu'il atteignit rapidement. Après l'avoir fait rouler à terre, il lui prit les jambes et, d'un geste, l'écartela en un rien de temps. Enfin, il alla retrouver sa femme et constata que le premier bandit était parti depuis longtemps. Il chercha partout... Rien.

Ainsi, le vieux couple put continuer tranquillement sa route, s'arrêtant de village en village pour se désaltérer ou faire ses besoins. Bientôt, l'homme aperçut le fugitif et, rapide comme l'éclair, s'élança derrière lui et le rejoignit au bord d'un rocher. Là, il le prit par les jambes et, d'un coup sec, lui fracassa la tête contre le rocher.

Sa femme comprit enfin que chaque chose arrive en son temps.

(Raconté par Amsata Dieye)

---

1. L'ange interrogateur, celui qui vient chercher les morts.

## 70. LE MARABOUT ET SON DISCIPLE

Il était une fois un marabout qui allait voir sa nouvelle épouse en compagnie de son disciple. Il prit soin d'acheter beaucoup de viande, que le disciple devait porter dans un sac. Mais ce coquin s'arrangea en chemin pour déposer la viande et la remplacer par des rouleaux de fibres. Quand ils furent arrivés chez la bien-aimée, le vieux s'empessa de lui dire :

— Va vider ce sac. Il est plein de viande que je t'ai achetée.

Quelle ne fut pas sa déception lorsque la femme ouvrit le sac ! Le petit coquin s'empessa de dire :

— Mais n'est-ce pas toi qui m'avais dit d'apporter des rouleaux de fibres pour la tromper ?

Le vieux ne put dire un mot, tellement il avait honte.

La femme prépara et servit le repas. Mais le marabout ordonna à son *taalibé* de s'éloigner et d'aller chercher l'aumône. Ce *taalibé* s'appelait Bismilaye<sup>1</sup>, formule de souhait que l'on prononce chaque fois qu'on prend un repas. A peine le gosse était-il parti que le vieux s'approche du plat et dit :

— *Bismilaye !*

— Me voici, père, ne vous inquiétez pas, répond le gosse.

Il arriva sans plus attendre, s'accroupit auprès du vieux et commença à manger. Le vieux bouillait de

---

1. « Au nom de Dieu ! » Expression dont se servent les marabouts pour sanctifier certaines actions. Également, exclamation de surprise.

rage, mais il ne put rien dire, car, selon les règles du bon usage, un étranger ne doit rien dire. Bismilaye mangea gloutonnement, et, le soir, il se coucha dans la même chambre que le marabout. En plein milieu de la nuit, il eut la diarrhée et se soulagea. Puis il se leva et enduisit d'ordures le marabout et sa femme. Vers l'aube, la femme se réveilla, constata que son pagne était complètement souillé et avisa son mari que la même chose lui était arrivée. Le marabout réveilla le jeune Bismilaye et lui dit d'aller chercher de l'eau en grande quantité. L'enfant s'élança dans les rues du village en clamant partout que son marabout et sa femme s'étaient abondamment épanchés dans leur lit durant la nuit. On lui donna de l'eau, qu'il porta au marabout. Après s'être bien lavé, le vieux fit seller son cheval et prit le chemin du retour, accompagné de son mauvais disciple. Arrivés à mi-chemin, la soif les prit, et ils arrivèrent au bord d'un *séane*<sup>2</sup> plein d'eau ; le vieux descendit de cheval et dit au gosse :

— Prends cette corde, attache-la sur cet arbuste, je vais descendre dans le puits, et la corde me servira de support.

Mais dès que le marabout fut à l'intérieur du puits, le gosse cassa la corde et le vieux tomba au fond du puits et s'y noya.

Le polisson prit alors le cheval du marabout et s'en alla<sup>3</sup>.

---

2. Espèce de puits (naturel) aux parois abruptes.

3. D'après le public, le marabout a eu tort de descendre dans le puits. Il devait ordonner à son *taalibé* de le faire.





## Bibliographie

### *Sociétés sénégalaises*

- J. COPANS, *Les marabouts de l'arachide*, Paris, Le Sycomore, 1980, L'Harmattan, 1988.
- J. COPANS, Ph. COUTY, J. ROCH et G. ROCHETEAU, « Maintenance sociale et changement économique au Sénégal. I : Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides », *Travaux et documents de l'ORSTOM*, n° 15, Paris, 1971.
- C. COULON, *Les musulmans et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1<sup>re</sup> éd. 1983, 2<sup>e</sup> éd. 1988.
- A.B. DIOP, *La société wolof*, Paris, Karthala, 1981.
- A.B. DIOP, *La famille wolof*, Paris, Karthala, 1985.
- G. HESSLING, *Histoire politique du Sénégal*, Paris, Karthala, 1984.
- V. MONTEIL, *Esquisses sénégalaises*, Dakar, IFAN, 1966.
- P. PELISSIER, *Les paysans du Sénégal*, Saint-Yrieix, 1966.

### *Recueils et analyses de contes*

- R. BASSET, *Contes populaires d'Afrique*, Paris, Maisonneuve, 1904.
- L.J.B. BÉRENGER-FÉRAUD, *Recueils de contes populaires de la Sénégambie*, Paris, Leroux, 1885.
- Abbé D. BOILAT, *Esquisses sénégalaises*, Paris, Karthala, 1984 (1<sup>re</sup> édition 1853).

- J. CRIBIER, M. DREYFUS, M. GUEYE (présentation et traduction de), *Léébu, proverbes wolof*, Paris, Edicef, 1986.
- F.V. ÉQUILBECQ, *Contes populaires d'Afrique occidentale*, précédés d'un « Essai sur la littérature merveilleuse des Noirs », Paris, Maisonneuve, 1972.
- M.P. FERRY, *Les dits de la nuit*, Paris, Karthala, 1984.
- M. KANE, *Essai sur les « Contes d'Amadou Coumba »*, Dakar, NEA, 1981.
- L. KESTELOOT, B. DIENG, S. FAYE (recueillis par), *Contes et mythes du Sénégal*, Paris, Edicef, 1986.
- L. KESTELOOT, Cherif M'BODJ, *Contes et mythes wolof*, Dakar, NEA, 1983.
- Ch. MONTEIL, *Contes soudanais*, Paris, Leroux, 1905.
- Baron ROGER, *Fables sénégalaises recueillies de l'owolof et mises en vers français*, Paris, Firmin-Didot, 1828.
- A. SYLLA, *La philosophie morale des Wolof*, Dakar, Sankoré, 1978.
- Fr. de ZELTNER, *Contes du Sénégal et du Niger*, Paris, Leroux, 1913.

## *Table des matières*

<i>Avertissement</i> .....	5
<i>Avant-propos</i> .....	7

### *Première partie : L'EXCÈS*

<i>Chapitre 1 : Fiançailles et mariage</i> .....	13
<i>Chapitre 2 : Adultère</i> .....	37
<i>Chapitre 3 : Gourmandise</i> .....	55
<i>Chapitre 4 : Paiement de bétail</i> .....	67
<i>Chapitre 5 : Poltronnerie</i> .....	73

### *Deuxième partie : L'EXPLOIT*

<i>Chapitre 6 : Jalousie et séduction sexuelle</i> ..	89
<i>Chapitre 7 : L'extraordinaire</i> .....	107
<i>Chapitre 8 : Les trois phénomènes</i> .....	129

### *Troisième partie : RIVALITÉS ET PUNITIONS*

<i>Chapitre 9 : Chez les animaux</i> .....	143
<i>Chapitre 10 : Chez les hommes</i> .....	169

<i>Bibliographie</i> .....	185
----------------------------	-----

---

Achevé d'imprimer  
par Corlet, Imprimeur, S.A.  
14110 Condé-sur-Noireau



N° d'imprimeur : 3995  
Dépôt légal : juin 1988  
*Imprimé en France*

Composition, mise en pages :  
*Vire-Graphic*  
Z.I., rue de l'Artisanat, 14500 Vire

Les contes glanés au fil de soirées villageoises dans le Baol sénégalais constituent la matière de ce recueil. À s'en tenir à leur forme dépouillée, on pourrait les considérer comme le simple reflet d'une société façonnée par des paysages austères, une économie de monoculture et une religion stricte.

Cependant, au fil de la lecture, on découvrira que ces histoires, loin de manquer de verve, de piquant ou de cruauté, reposent sur des sentiments qui n'ont rien de morne ou de convenu : une vive passion pour la nourriture — abondante, si possible — ; un souci constant du sexe ; une certaine forme de peur devant la mort...

Ressorts élémentaires ? Oui, et à ce titre familiers à une bonne part de l'humanité... Regardons vivre ces communautés villageoises : elles ne sont pas de très bonne compagnie, et leurs propos bravent l'honnêteté, mais leur présence est certaine, et elles nous bouleversent à bien des points de vue.

## Contes et Légendes

Collection dirigée par Henry Tournoux